

LE MONDE ILLUSTRÉ

JOURNAL HEBDOMADAIRE



ABONNEMENTS POUR PARIS ET LES DÉPARTEMENTS
 Un an, 21 francs ; — Six mois, 11 francs ; — Trois mois, 6 francs.
 Le numéro : 35 c. à Paris — 40 c. dans les gares de chemins de fer.
 Tout numéro demandé quatre semaines après son apparition sera vendu 40 c.
 Le volume semestriel : 11 fr. broché. — 16 fr. relié et doré sur tranche.
 LA COLLECTION DES 25 VOLUMES : 281 FRANCS.
 Adresser tout ce qui concerne la partie littéraire et artistique
 à M. PAUL DALLOZ, directeur.

BUREAUX DE VENTE ET D'ABONNEMENT
 9, RUE DROUOT, OU 13, QUAI VOLTAIRE

14^e Année. N^o 691. — 9 Juillet 1870

DIRECTION ET ADMINISTRATION
 13, QUAI VOLTAIRE
 Toute demande d'abonnement non accompagnée d'un bon sur Paris ou sur la poste, toute demande de numéro à laquelle ne sera pas joint le montant en timbres-poste, sera considérée comme non avenue. — Toute réclamation, toute demande de changement d'adresse doit être accompagnée d'une bande imprimée. — On ne répond pas des manuscrits envoyés.
 Adresser tout ce qui concerne les abonnements et l'administration
 à M. BOURDILLIAT, administrateur.

LORD CLARENDON

Après Charles Dickens, l'Angleterre vient encore de perdre un grand homme de bien, lord Clarendon.

Partout où il a passé, outre les preuves de sa haute intelligence politique, lord Clarendon a laissé une bonne action. Les grandes préoccupations diplomatiques et les difficultés des affaires d'Etat ne lui ont jamais fait oublier qu'il était homme, et qu'en cette qualité il devait à tout ce qui touche à l'humanité et ses sympathies et son dévouement.

Il naquit avec le siècle, le premier mois de l'année 1800.

Sorti à vingt ans de la fameuse université d'Oxford, Georges William Frederic Williers, baron Hyde et quatrième comte de Clarendon, fut d'abord envoyé à Saint-Petersbourg, en qualité d'attaché d'ambassade. En 1833, il fut nommé ministre plénipotentiaire d'Angleterre à Madrid.

Pendant le séjour de lord Clarendon à Madrid, notre compatriote Louis Viardot est pris du choléra. Le ministre d'Angleterre apprend que le malade est seul, abandonné dans une chambre d'hôtel. Il court enlever le moribond, le fait porter dans sa voiture, et l'amène à son hôtel où il le rend à la vie.

En Irlande, où il fut envoyé en 1852, il administra sagement, si humainement que la *Verte Erin* garde encore

de lui le plus reconnaissant souvenir.

Dès 1840, lord Clarendon avait été appelé au conseil privé. En 1841, il était ministre du commerce. Lord Palmerston et lord John Russell, qui tenaient en grande estime les capacités et le caractère de Clarendon, lui confièrent, en 1852, la négociation du traité d'alliance entre l'Angleterre, la France, la Sardaigne et la Turquie. Au couronnement du roi de Prusse, c'est lui qui fut chargé de représenter l'Angleterre.

Ministre de la guerre, envoyé extraordinaire auprès du saint-siège et de la cour de Victor-Emmanuel, négociateur du traité avec les Etats-Unis dans l'épineuse affaire de l'*Alabama*, il reprend en 1868, sous le cabinet Gladstone, le portefeuille des affaires étrangères, qui lui avait été déjà confié en 1853, époque où il avait accompagné en France la reine Victoria.

Ce fut lord Clarendon qui, en qualité de ministre d'Angleterre, signa au congrès de Paris le traité qui mit fin à la guerre d'Orient. Ce fut lui qui présenta aux plénipotentiaires réunis un projet de tribunal international destiné à supprimer les guerres. Toutes les occasions lui étaient bonnes pour affirmer ses grandes qualités de bienfaisance humanitaire.

Fais ce que dois et honni soit qui mal y pense, telle était sa devise.

Il s'y tint et fit bien.

LÉO DE BERNARD



COURRIER DE PARIS

Pourquoi n'a-t-on pas raconté — comme pendant l'affaire Courbet, dont nous tenons à ne pas parler, — la façon dont le célèbre caricaturiste Daumier s'est conduit vis-à-vis du ministère des beaux-arts ?

C'est à la fois simple, de fort bon goût et tout à fait conforme à la noblesse du caractère de ce grand artiste.

Ceux qui se sont faits les égéries de ce jeune ministère avaient conseillé, comme une réparation légitime, d'accorder une distinction depuis longtemps méritée à plusieurs artistes : à M. Préault, le sculpteur, qu'on savait assez mal de tout temps avec la surintendance; à M. Courbet, qui avait eu un différend célèbre, et, si on voulait se concilier les suffrages des artistes par une croix bien placée et tout à fait libérale, de nommer M. Daumier, dont le talent a véritablement quelque chose d'épique, chevalier de la Légion d'honneur.

Ce qui fut dit fut fait, M. Préault accepta avec reconnaissance; on fit sonder M. Courbet, et un artiste du plus haut mérite s'en fut trouver M. Daumier, et lui fit comprendre que jusque-là son labeur énorme, cette dépense prodigieuse d'idées artistiques et de talent, n'avaient eu pour récompense que la faveur du public, qui lui assignait dans l'art une grande place, mais que l'administration voulait, elle aussi, lui montrer le cas qu'elle faisait de sa personnalité d'artiste et d'homme, et qu'elle tenait à honneur de le voir figurer parmi les membres de la Légion.

Qui connaît le doux et bon Daumier, voit d'ici sa figure : c'est la simplicité, la bonté, la sincérité même, respectueux à tous, bienveillant; facile à l'admiration encore qu'admirable critique, il sait ce qu'il vaut sans s'exagérer sa place dans l'art contemporain, lui dont le nom restera à côté de Hogarth, de Gavarni, de Goya, de Cruikshank, quand seront dûment enterrés tant de pédants d'académie.

Daumier, fort distrait, et qui semble toujours sortir d'un rêve, regarda le peintre ambassadeur d'un air un peu ahuri :

« Moi, dit-il, décoré ! Vous m'étonnez, et pourquoi ? Mais vous n'y pensez pas, mon cher ami, je n'oserais plus le soir rentrer dans mon quartier. — Décoré ! c'est si peu dans mes habitudes. Comme vous me fâchez de me parler de cela ! — Sachez toutefois, mon cher, que j'apprécie votre démarche, et que je serai éternellement reconnaissant de cette spontanéité envers qui vous envoie. — Seulement, je ne peux pas (je ne dis pas, je ne dois pas), mais c'est si peu dans mes mœurs, dans mon costume, cela me gêne. Songez donc que je vais avoir soixante et un ans : c'est bien tard sortir de mes habitudes. Vous avez autour de vous tant de jeunes hommes de talent ! Remerciez vivement votre ministre, dites-lui combien je suis touché; je n'oublierai jamais cette marque d'estime, et quant à vous, je sens que si vous vous êtes fait intermédiaire, c'est que vous m'appréciez sans doute, et vous m'en voyez profondément touché; — mais je vous prie de suspendre la négociation, et surtout ne m'en conservez pas rancune, je n'avais jamais pensé être l'objet de cette démarche. »

Et tout cela s'est fait discrètement, dignement, simplement. Personne ne l'a su, ou du moins personne ne l'a dit, que je sache.

Et voilà du même coup deux hommes qui se haussent dans l'opinion publique : l'un, l'artiste, par la netteté, l'honorabilité du caractère; l'autre, le ministre, par la bonne intention.

Marseille a ses cafés monumentaux, et Paris qui se pique d'honneur, a son café de la Paix, où les plafonds sont peints par trois prix de Rome : le premier est de Gustave Boulanger, le second d'Émile Lévy, et le troisième de Delaunay.

Mais voici à deux pas du boulevard, au coin de la rue Glück, un cafetier qui a renchéri sur tout cela; il a cherché des plafonds du dix-huitième siècle pour ses voussures, et a fait encasterner dans ses murs de grandes marines de Joseph Vernet.

Il y a là un sous-sol, comme on les fait aujourd'hui, dont les murs eux-mêmes sont décorés, et à la place d'honneur s'étale un Meissonnier, tout simplement, au milieu d'autres toiles intéressantes.

Cela nous touche fort, et il est certain qu'il y a quelque plaisir à déjeuner en si bonne compagnie. Ces toiles ne gênent point ceux qui n'apprécient pas la peinture, et c'est une très-douce satisfaction pour les amateurs d'y reposer leurs yeux. — Et puis, enfin, la tendance est bonne; on se ruine en dorures de mauvais goût, quelles décorations plus charmantes que celles dues aux pinceaux d'artistes ?

J'avais donné, dans mon dernier Courrier, quelques détails sur miss Garrett, reçue docteur de la Faculté de Paris, mais je ne savais d'elle que ce qu'un chroniqueur apprend en passant. Aujourd'hui, je connais quelques particularités de son existence qui sont faites pour intéresser le public.

Miss Garrett n'est point Américaine, elle est Anglaise et belle-sœur du célèbre député aveugle de la ville de Brighton, M. Fawcett. Quand elle s'est présentée à l'examen du doctorat, elle exerçait déjà depuis cinq ans la médecine à Londres, où elle est médecin de l'hôpital des Enfants. En dehors de cette fonction importante, elle fait de la clientèle et soigne les plus grandes dames de l'Angleterre. On conçoit du reste (et nous trouvons même que c'est là le côté intéressant de cet examen subi par une femme), qu'il y a toute une série de maladies pour lesquelles le traitement exercé par une personne du sexe offre des avantages de toute sorte.

Miss Garret à ouvert, près de sa demeure, un dispensaire pour les femmes et les enfants pauvres, et se tient à la disposition des premiers venus pendant plusieurs heures par jour. Elle fournit même les médicaments gratuits. Notre nouveau docteur est une jolie blonde de trente-cinq ans, d'une simplicité parfaite et d'une grande modestie. Sans affecter les dehors d'une quakeresse, elle a adopté pour l'hiver la robe de velours noir, et pour l'été la robe de satin de même couleur. — Souvenez-vous qu'elle est blonde, ce qui prouve, toute désintéressée qu'elle le paraisse, qu'elle sait ce qu'elle fait en adoptant le noir.

Le docteur est très-lié avec M^{me} Marguerite Holmès, qui, elle-même, est une femme d'un grand talent que nous avons tous appréciée ici à sa juste valeur.

Il est mort cette semaine, dans les environs de Paris, dans une petite villa qu'elle habitait depuis longues années déjà, une femme qu'on ne connaissait que sous le nom de *la belle Italienne*.

Elle était riche, généreuse, probablement quelque peu excentrique, et, dès qu'elle avait eu un instant à elle, dans le cours de son existence, elle en avait profité pour se marier; si bien qu'elle avait eu cinq maris, ténors, grands seigneurs, aventuriers, enfin maris de toute race; et elle avait fini par épouser un concierge de la rue Jacob. Ce fut la dernière fois qu'elle alluma le flambeau de l'hymen. Elle attendait impatiemment sa mort, pour goûter d'un autre corps de métier, quand elle expira elle-même, en laissant le concierge veuf, et, paraît-il, assez consolé. Il fallait, évidemment, que ce concierge fût un Antinoüs, car tous ceux qui ont connu la belle Italienne s'accordent à dire qu'elle méritait le surnom qu'on lui donnait dans le pays. Mais je n'ai pas eu l'honneur de connaître le concierge et n'en saurais parler. Je n'ai fait qu'entrevoir la dame qui ressemblait beaucoup à M^{me} Georges Sand, quand elle était jeune; c'était une fière beauté, brune et pâle, la femme d'« avez-vous vu dans Barcelone », la marchesa d'Amaëgui.

Le concierge devait donc certainement avoir un

je ne sais quoi, *le charme* qui rayonne et qui séduit, à moins que, pour compléter la collection des différentes classes de la société, elle ait tenu à ce que l'honorable corporation fût représentée dans sa galerie d'époux.

Quoi qu'il en soit, la belle Italienne est morte, laissant cinquante mille francs à la commune sur laquelle se trouvait sa villa, et cinq cents francs à chacun des enfants de l'école communale, fille et garçon. La somme sera déposée chez un notaire et fructifiera, le capital se doublera jusqu'à la majorité, et chacun des enfants trouvera alors ce petit magot, qui servira à racheter les hommes du service et à payer le trousseau des épouses.

Mais si, à trente ans, les jeunes filles ne se sont point mariées, la somme sera perdue pour celles qui auront coiffé sainte Catherine. C'est la protectrice du dieu de l'hyménée qui se continue par delà la tombe.

Le concierge, paraît-il, n'aurait pas été le modèle des époux, car sa femme lui a laissé pour tout héritage une montre et une chaîne qu'elle avait reçues de lui à l'époque de sa fête.

Cette Italienne excentrique, généreuse et sensible, avait été comtesse de Lowenstein, et avait parfois des remords de n'avoir point étouffé son cœur qui battait pour celui qui, avant, lui avait tiré le cordon pendant quelques années. Ce léger service, en effet, ne méritait peut-être pas une telle récompense.

M. Armand Baschet, qui fut parfois et qui est encore notre collaborateur, est le Vénitien incarné, l'homme lige de la république sérénissime. De Venise, il sait tout, le présent et encore mieux le passé, il a consacré dix années de sa vie à étudier les archives, et ces longues années de recueillement nous ont valu un beau livre : « *La diplomatie vénitienne et les princes de l'Europe au seizième siècle.* »

L'homme auquel M. Baschet servirait de guide à Venise, aurait le cicéron le plus érudit, le plus avisé et le mieux renseigné qu'on puisse voir. Rawdon Brown, cet Anglais fameux qui s'est fait Vénitien, et qu'on voit tous les jours de sa vie conduire lui-même sa gondole de la Piazzetta au Lido, est le seul qui pourrait être son compétiteur, encore que la tendance de ses études ne soit point tout à fait la même.

Après avoir élucidé plusieurs points obscurs de notre histoire en consultant les rapports des ambassadeurs de la république auprès des souverains français, M. Armand Baschet livre aujourd'hui au public un nouveau travail très-important qui est peut-être né d'un article publié ici même, à l'appui de dessins charmants de Stella qui représentaient le monument et les salles de ce pittoresque cloître de Sainte-Marie-Glorieuse-des-Frères-Mineurs, les *Frari*. Nos lecteurs n'auront point oublié cette publication.

Ce nouvel ouvrage, publié par M. Plon, a pour titre : *L'Histoire de la chancellerie secrète de la république sérénissime de Venise.* — Voilà qui est piquant et tout à fait neuf.

Le Sénat, le Cabinet des ministres, le mystérieux Conseil des Dix et les inquisiteurs d'État y sont étudiés et considérés dans leurs rapports avec la France; et il y a là de bien précieux documents pour ceux qui veulent étudier l'histoire, la politique et la diplomatie.

Des circonstances particulières, des travaux importants, qui déjà avaient été accueillis avec succès, ont permis à M. Baschet de voir s'ouvrir devant lui les plus secrets recueils de ces précieuses archives, et, doué à un degré peu commun de l'esprit de méthode et de classification, il a pu prendre copie des pièces les plus rares, les plus curieuses, qui jettent un jour inattendu sur notre propre histoire; aussi l'auteur se promet-il de publier un jour *les Négociations de Henri IV avec les Vénitiens, — Henri III à Venise, — les Audiences du cardinal de Richelieu et ses conversations politiques avec les envoyés de Venise.*

Le jour où paraîtra cette dernière publication, il y aura certainement une émotion dans le public, curieux des dessous de carte de l'histoire.

On apprend, en lisant cette nouvelle œuvre (qu'il ne faut point confondre avec un catalogue, même avec un catalogue animé et curieux), comment fonctionnait ce grand corps de la république de Venise, ce que c'était, à vrai dire, ce conseil des Dix, qui a servi de thème à tant de divagations un peu niaisées, ce tribunal des inquisiteurs d'État dont le nom seul émeut la foule et éveille sa curiosité.

Si nous suivions nos instincts d'aujourd'hui, nous étudierions cette œuvre, mais on sait que de tout sujet nous ne devons prendre que la fleur : le public et M. Armand Baschet lui-même nous pardonneront donc de passer si rapidement.

**

La Société des beaux-arts de la ville de Caen a résolu de rendre un hommage à notre collaborateur Félix Thorigny, homme probe s'il en fut, artiste distingué, et dont la mémoire doit pas s'éteindre tout entière. Aujourd'hui, les habitants de cette même ville qui s'intéressent aux arts devront accorder aussi un pieux souvenir à une jeune artiste, enlevée dans toute la fleur de sa jeunesse, et qui marchait sur les traces des Milanollo, des Ferni et des Castellani.

M^{lle} Yvonne Morel, élève de Notre-Dame-des-Arts, et plus tard professeur dans cette même maison, s'était fait d'abord remarquer comme violoniste dans les concerts donnés annuellement. Plus tard, à Caen, son pays natal, elle vit sa réputation grandir, et ses maîtres, Lutgen, Sainger, Boëfieldieu, étaient fiers d'elle. Un grand avenir musical lui était promis, quand la maladie, une maladie qui ne pardonne point, vint faire tomber l'archet des mains de la jeune artiste. Elle fut enlevée à vingt ans.

Il y a quelque chose de cruel dans ces trépas prématurés, et quand la mort vient fermer les yeux d'un être doux et pur qui est une grande artiste en même temps qu'une charmante enfant intelligente, affectueuse et modeste, c'est comme un double trépas qui appelle la pitié.

**

Jean Raymond, un chroniqueur masqué du *Figaro*, revenant ces jours-ci sur la question de la décoration de la Légion d'honneur, refusée par M. Courbet, fait allusion aux nombreuses plaques et croix d'Alexandre Dumas et à certaine histoire qui aurait couru le monde, racontant que le célèbre romancier aurait autrefois vendu ses insignes, la plupart donnés par les souverains, quelques-uns enrichis de pierres, dans le but de payer les funérailles de M^{me} Dorval. Luguët, le comédien distingué qui a épousé la fille de M^{me} Dorval, aurait, dit-on, protesté contre ce racontar.

L'histoire des décorations de Dumas est beaucoup plus curieuse que cela, elle n'est point connue, car le grand artiste ne s'est point vanté de ce qui est arrivé, et elle est authentique, car nous avons pu en vérifier l'exactitude.

La première fois que nous avons mis le pied sur cette jolie petite goëlette *l'Emma* qui flottait dans le golfe de Policastro sous un pavillon français aux armes de l'auteur des *Mousquetaires*, avec une longue flamme rouge sur laquelle le poète incorrigible avait écrit : « au vent la flamme, au seigneur l'âme. » Nous fûmes vivement frappé d'un détail de la décoration du petit salon de la goëlette.

Sur la porte même, porte unique, à un seul panneau, Alexandre Dumas, qui s'entend très-bien aux choses de la décoration, avait disposé comme en une panoplie tous ses ordres, cordons, plaques et colliers, et l'effet ne laissait pas que d'être à la fois original et charmant. Il y avait là les lions et la tour de Castille, la tour, l'Épée et l'anagramme de Portugal, l'honneur et patrie de France, les lys toscans, les saints de Sicile, les paillettes de la Russie, les aigles à une tête de la Prusse et l'aigle bucéphale de l'Autriche, c'était comme un panneau de chez Kretly, du Palais-Royal, et M. Achille Jubinal du Corps législatif, et M. Capoul de l'Opéra-Comique en auraient perdu la tête.

Quant à M. Courbet, il aurait détourné avec mépris ses regards de ces signes du servilisme.

A quelque temps de là, M. X... monta en grade, et reçut une plaque qu'il tint à honneur d'échanger contre celle que portait Alexandre Dumas. Il y avait là comme une communion sous une espèce inattendue. Dumas se déclara fort empêché, et avoua qu'il avait prêté sa goëlette au fameux capitaine Magnan, toute meublée, et qu'on pourrait trouver encore ses insignes cloués sur la porte du salon.

Le capitaine partit pour cette fameuse expédition du Niger qui devait nous ouvrir un nouveau chemin vers l'Afrique centrale, et, à peine eût-il levé l'ancre, une effroyable bourrasque dispersa la flottille, et *l'Emma* fut submergée.

De sorte que les honneurs de Dumas gisent là-bas, sous les flots bleus de la mer Méditerranée, et que les Tritons et les Néréides, lorsqu'ils se rejoignent aux sons de gala dans leurs grottes profondes, peuvent changer de décorations pendant vingt et un jours de suite.

**

Les lecteurs sont priés de ne pas lire le passage suivant, qui ne regarde que les lectrices; — cependant si, ils sont autorisés. — N'oublions pas que ce sont eux qui payent la carte.

Le comte de Pleugrifet, du *Sport*, nous communique un décret, rendu par l'Impératrice, qui résoud une question grave. Voici l'acte officiel :

« Vu le rapport de notre ministre des modes, constatant que, pendant les villégiatures champêtres de l'été, quand tout invite, le soir, à la promenade sous les grands arbres et dans les allées sablées du parc de Saint-Cloud, les longues robes, dites à traîne, sont d'un usage gênant et désagréable; qu'elles enlèvent à la marche sa grâce et sa désinvolture en imposant une fatigue et une gêne pendant les chaleurs caniculaires qui nous accablent;

« Attendu qu'il est du devoir d'une Souveraine, aussi bien que d'une simple maîtresse de maison, de rendre autant que possible la vie agréable à ses hôtes, nous avons décrété et décrétons ce qui suit :

« Toutes les dames engagées aux dîners, soirées ou réunions du palais de Saint-Cloud, devront se rendre audit palais en robes courtes, et ne porter que des costumes élégamment relevés, tels que ceux nouvellement inventés et dessinés par les couturiers et couturières patentés de la Cour. La grande maîtresse de la maison est chargée de l'exécution du présent décret.

« Fait au palais de Saint-Cloud. »

Voilà le seul écho de villégiature impériale que le vent nous apporte. Ce Saint-Cloud est fait de telle façon que les Parisiens, qui y vivent pendant l'été, ne se doutent absolument point de la présence du Souverain à quelques pas d'eux.

Tout à fait dans le bas du pays, près du parc, on voit de temps en temps une voiture, attelée en poste, qui amène au palais M. Nélaton, ou qui ramène M. Émile Ollivier; on distingue le nez historique de M. de Cossé-Brissac, ou les moustaches napoléoniennes de M. Davilliers à travers les miroitements d'une glace de coupé, et tout est dit. Mais cependant l'Empereur est là. Le pavillon flotte sur le palais et sur le petit yacht impérial, à l'ancre au bord de la Seine, le quart est plus régulier et les matelots ont l'œil ouvert.

Tout le reste est mystérieux pour les habitants de Saint-Cloud. Les dômes de verdure du parc réservé et les frais bosquets de Villeneuve-l'Étang gardent bien leurs secrets. Le vélocipède du Prince Impérial est à l'abri des curieux.

Du reste, depuis qu'on a trouvé moyen de consigner dans les gazettes qu'on mangeait du haricot de mouton aux Tuileries, et que tel ou tel grand officier de la couronne en redemandait deux fois, on conçoit que les souverains aient fait exhausser le mur de Royer-Collard. — Il y a de quoi, ces reporters n'ont pas de pudeur; ils vont jusqu'à soulever le couvercle des casseroles.

**

Cette résidence impériale de Saint-Cloud dont je

parlais tout à l'heure, s'est donné dimanche dernier un grand luxe. — On a célébré une messe de charité dans la belle église toute neuve, dont le clocher fait si bien, vu du bois de Boulogne, émerger des cascades de verdure, posé sur sa charmante colline.

La messe n'était qu'un prétexte pour faire une quête, mais ce qui fait qu'elle appartient absolument à la chronique, ce qui lui donne un côté tout à fait piquant, c'est que ce jour-là l'organiste s'appelait Charles Gounod. — Gounod l'auteur du *Faust*, de *Roméo et Juliette*. Et à côté de cet organiste digne de servir de maître de Chapelle, je ne dirai pas, aux empereurs, ce n'est point assez, mais à la sainte Vierge, savez-vous qui était l'enfant de chœur, celui qui unissait sa voix à celle du compositeur dans les chants sacrés? C'était Jean Gounod son fils, un lycéen de quatorze ans peut-être, qui a trois passions, mettons en quatre — celle des classiques, celle du violon, et celle de l'entomologie.

Comme violoniste, le fils de Gounod promet; toutefois il ne sera pas musicien, car jamais il n'a parlé de la composition musicale; et doué comme il l'est, cet art l'aurait déjà inquiété malgré sa jeunesse.

M^{me} Lefébure Wely, M. Lavignac accompagnaient ce grand et ce petit artiste à la maîtrise, d'ordinaire M^{me} Conneau, dont on connaît tout le talent était de cette petite fête religieuse qui a la charité pour objet.

Gounod, comme chanteur a quelque chose de particulier, de génial. Il a ce qu'on appelle ordinairement une voix de compositeur, une de ces voix fatiguées, sourdes, mais dont l'accent va au cœur, parce qu'il y a là le sentiment exquis du grand musicien, uni à la science profonde. Non, ce n'est pas à vrai dire une voix de chanteur, c'est une âme qui s'exprime comme elle peut.

Qui n'a pas entendu l'auteur de *Faust* se laissant aller au gré de sa fantaisie rêveuse devant le clavier ouvert, passant en revue Mozart, Porporati, Orlando de Lassus, les plus exquis, les plus anciens, les plus austères ou les plus rares, ne connaît point une véritable jouissance musicale.

J'ai encore dans les oreilles ou plutôt dans le cœur; une phrase horriblement mélancolique et déchirante de Schumann, un sanglot contenu d'une tristesse navrante où le poète parle du temps où, étant arrivé au terme de la vie il reposera de l'éternel sommeil.... Cela reste dans l'esprit comme ces vers brisés d'André Chénier que la mort ne lui a pas laissé le temps d'achever.

**

Si on vous dit jamais que les artistes, de quelques noms qu'ils s'appellent, forment une race envieuse et que ceux qui élèvent notre âme, qui nous émeuvent et qui nous charment sont généralement des êtres d'un amour-propre exagéré; personnels, préoccupés d'eux-mêmes, jaloux les uns des autres, répondez que tous les hommes se ressemblent, que ceux-là au moins ont reçu d'en haut le feu sacré, et d'ailleurs, si cela est vrai, que le ciel leur a donné une grande compensation: ils sont généreux, ils sont bons et ils sont spontanés.

Il y a quelque temps, Tabar mourait laissant une famille nombreuse, les peintres se sont réunis et on a donné dix mille francs à la veuve. La famille d'un de leurs confrères, Lamotte, était dans le besoin, ils lui ont fait à la pointe du pinceau, un présent royal, — plus de vingt mille francs.

Aujourd'hui Anastasi, très-connu comme paysagiste, chevalier de la Légion d'honneur, devient aveugle, déjà de toute part les voici qui s'inquiètent et les dons arrivent en foule. Ils vont s'occuper de rendre la douleur moins cruelle à ce pauvre Anastasi, qui, dans sa carrière a été très-épruvé déjà, souvent perclus de rhumatismes, se traînant avec difficulté. En ce moment, on localise les dons des artistes chez M. Beugnot le marchand de tableaux de la rue Lafitte.

Les plus grands noms de la peinture sont représentés, chacun donne, et notez que cela revient souvent, mais il y a, en dehors de toute association réelle, une solidarité à laquelle personne parmi les peintres ne cherche à échapper.

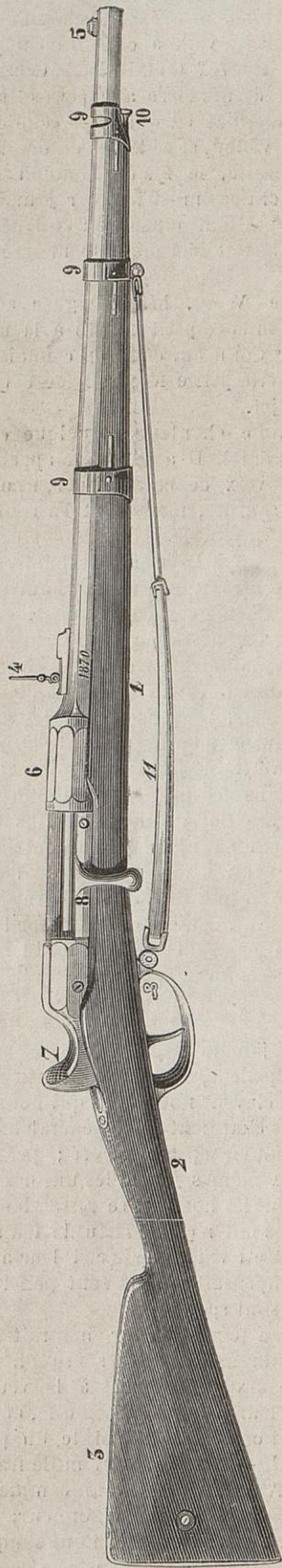
CHARLES YRIARTE.

Le tir de la cavalerie

AU CAMP DE CHALONS

Le Monde illustré a déjà donné, au début de cette année, les dessins du fusil adopté pour la cavalerie, c'est-à-dire le modèle 66 transformé. Nulle part qu'au camp de Chalons on ne pouvait faire une application meilleure de cette arme.

Aussi, mettant à profit le temps destiné à l'instruction préliminaire des troupes, S. Exc. le général en chef a-t-elle donné des ordres pour que la cavalerie (dragons et chasseurs) exécutât son tir à toutes les portées.



FUSIL DE CAVALERIE, MODÈLE CHASSEPOT TRANSFORMÉ

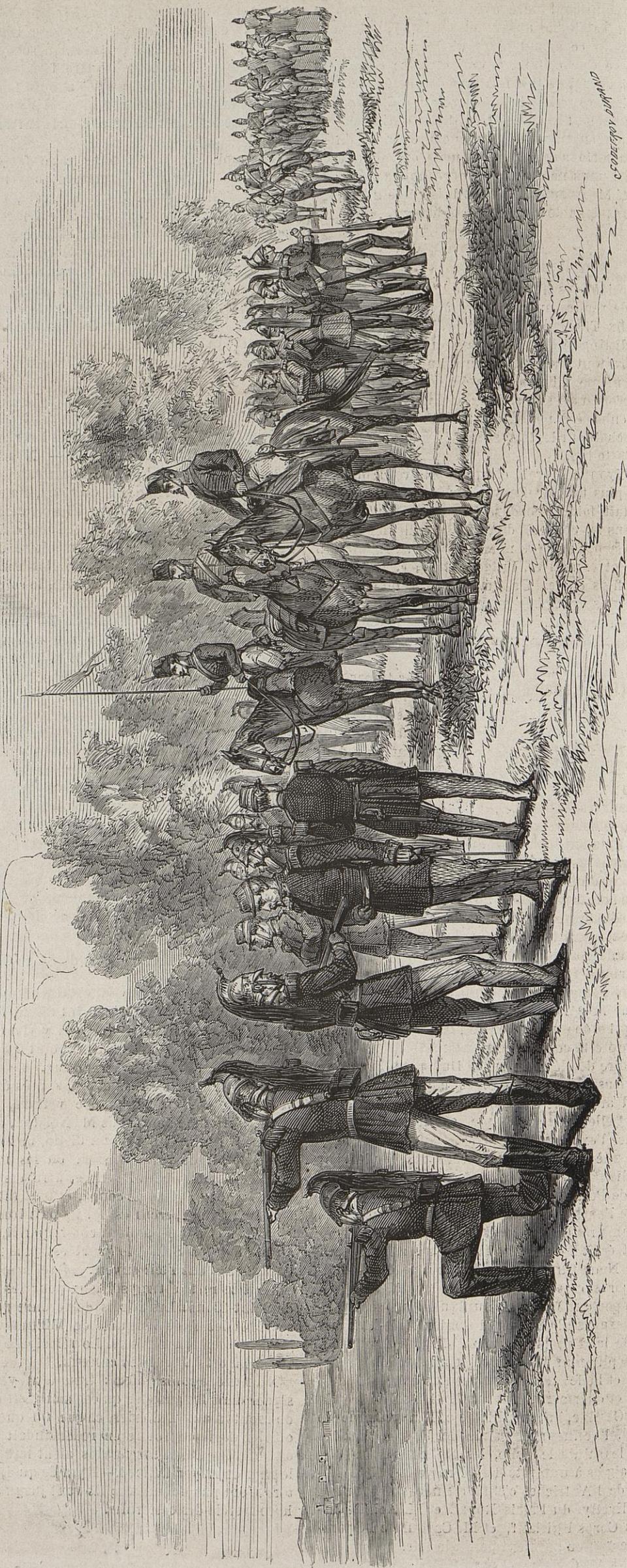
- 1. Fût.
- 2. Pognée.
- 3. Crosse.
- 4. Hausse graduée avec curseur et à charnière.
- 5. Guidon.
- 6. Boîte de culasse.
- 7. Chien.
- 8. Le cylindre avec son levier recourbé.
- 9. Garnitures en cuivre.
- 10. Bague.
- 11. Bretelle avec ses boudes.
- Longueur totale de l'arme: 1 mèt. 14 c. — Calibre: 11 millim.

Ces exercices ont lieu dans les petits bois n^{os} 80 et 81 du territoire militaire du camp affecté aux ex-

périences de tir. Des clairières ménagées fort à propos rendent cette opération très-facile. Des ve-

des résultats plus que satisfaisants.

Camp de Chalons, juin 1870. L. DE N.



CAMP DE CHALONS.

Expériences du nouveau fusil de cavalerie. — (Dessin de M. Godefroy Durand d'après les croquis de M. L. de Nabat, officier du 12^e dragons.)

dettes à cheval et disséminées au loin, de distance en distance, circulent aux abords du champ de tir, afin de prévenir les accidents.

Ce nouveau travail, qui est d'un grand intérêt pour les officiers de cavalerie, est présidé par le général Litchlin, commandant la division de cavalerie. Le croquis que nous reproduisons aujourd'hui est pris au moment où les dragons exécutent le tir du but en blanc, 200 mètres. On gradue les distances jusqu'à 1,000 mèt.

Chacun apprécie les avantages; on discute les petits inconvénients de cette arme; mais jusqu'ici elle a donné



COLONIES ESPAGNOLES. — La Havane. — Débarquement opéré sur la côte, à l'endroit dit le Chivas, par les équipages des canonnières espagnoles *Astuto* et *Flèche*.

Insurrection cubaine

DÉBARQUEMENT A CHIVAS
DES CANONNIÈRES L'ASTUTO
ET LA FLÈCHE

Les insurgés cubains, défaits en plusieurs rencontres, s'étaient portés et fortement retranchés dans un endroit dit le *Chivas*. Ce point, parfaitement choisi au point de vue stratégique, est situé sur les bords des rivières de Séville et de Tana. Ces deux cours d'eau leur ser-



DOMINGO GOICURIA,
chef des rebelles, exécuté à la Havane.

vaient de voie de ravitaillement. C'est par là que leur arrivaient les armes et munitions de guerre, ainsi que les vivres. C'était une des dernières, mais peut-être aussi la plus importante position des insurgés.

On résolut de la forcer et de l'emporter.

Deux canonnières, l'*Astuto* et la *Flèche*, furent chargées d'opérer un débarquement de troupes à l'endroit même où était campé l'ennemi. A M. Ricardo Herrera, comman-



VALENTIN GOICURIA,
son fils, mort les armes à la main.

dant de l'*Astuto*, fut confiée la direction de cette difficile opération.

Le 21 du mois de mai, malgré la résistance opiniâtre des révoltés, les deux canonnières mirent à terre une colonne composée de trois cent quarante hommes avec une pièce d'artillerie de montagne. Trente matelots se joignirent à cette petite troupe de débarquement, et l'affaire s'engagea entre les soldats espagnols et les insurgés.

L'action fut très-chaude.



CONSTANTINOPLE. — Episode de l'incendie de Péra. — Sauvetage de dix-huit personnes par les Zapties. — (D'après le croquis de M. Montani, notre correspondant.)

Expériences du nouveau fusil de cavalerie. — (Dessin de M. Godefroy Durand d'après les croquis de M. L. de Nabat, officier du 12^e dragons.)

CAMP DE CHALONS.

On se battit de part et d'autre avec courage, avec acharnement. Enfin la position des Cubains fut forcée. Ils durent l'abandonner, laissant sur le lieu du combat onze morts, cinquante-deux blessés, un grand nombre de prisonniers.

Ce ne fut point là tout le butin des Espagnols.

Une corvette anglaise, toute chargée de fusils et de provisions de guerre, une grande chaloupe munie de vivres et un petit bateau à vapeur de construction américaine, et qui portait le drapeau de l'insurrection, sont tombés entre les mains des Espagnols.

Cette hardie et heureuse expédition a amené la soumission de plusieurs insurgés, que découragent les succès continus; mais cette guerre interminable n'est pas encore terminée, et nous aurons encore, malheureusement, d'autres tueries humaines à enregistrer.

MAC VERNOLL.

Notre correspondant de la Havane nous adresse des détails sur les exécutions qui ont eu lieu à Cuba, à la suite de ce long soulèvement qui attire encore aujourd'hui l'attention de l'Europe. La proposition de M. Castelar aux Cortès donne de l'actualité à ces documents dessinés.

Voici les principaux moteurs de ce grand mouvement contre l'Espagne :

M. Carlos Manuel de Cespedès, qui s'est mis à la tête de l'insurrection cubaine, est né à Bayamo en 1825; il est avocat, et s'est cru appelé à régénérer sa patrie. Le 10 octobre 1868, il a levé le drapeau de la révolte à Yara, près de Manzanillo. Voici dix-neuf mois qu'il lutte avec des chances diverses. Nommé capitaine général des forces insurrectionnelles, il s'est emparé de Bayamo, et a publié en décembre un décret abolissant l'esclavage dans la colonie. En avril 1869, dans une séance tenue à Guaimaro, il s'est déclaré président de la république cubaine.

Domingo Goicuria est né à la Havane au commencement du siècle. En 1850 il s'est mis aux ordres du général Narcisse Lopez, pour porter des renforts aux insurgés. Son parti vaincu par les troupes espagnoles, Lopez et cinquante de ses compagnons ont été exécutés par le garrot, et la révolte a pu être considérée comme terminée; mais M. Goicuria est parvenu à passer aux États-Unis.

C'est au Brésil qu'il a appris les succès momentanés de Cespedès, et son fils, âgé de dix-huit ans, voulut rejoindre le chef du mouvement; mais il fut tué par les Espagnols au moment où il débarquait. Jurant de venger son fils, Goicuria se mit à la tête de trente hommes et opéra un débarquement. Envoyé en mission au Mexique par Cespedès, poursuivi par les canonnières espagnoles, il a été fait prisonnier en mai dernier, conduit à Puerto-Principe devant le général Caballero de Rhoda, et de là à la Havane. Quatorze heures après, il fut exécuté par le garrot devant une foule immense.

Goicuria est mort à l'âge de soixante-dix ans. Sept jours après son exécution, les deux frères Agüero, l'avocat Casanova et M. Cespedès, le propre fils du chef révolutionnaire, ont été aussi exécutés.

M. V.

INCENDIE A PÉRA

(Correspondance particulière du *Monde illustré*)

Constantinople, 22 juin 1870.

Mon cher directeur,

J'ai reçu votre lettre par laquelle vous me demandiez le croquis du terrible incendie qui, à la date du 5 juin, dévora notre malheureux faubourg. J'ai été une des victimes les plus éprouvées; j'ai tout perdu et ce dont la perte m'est cruelle c'est la grandiose collection de documents relatifs à l'art oriental; documents que j'avais réunis à grand'peine et dont pour la plupart on ne rencontrera plus de traces, les précédents incendies s'étant

chargés de faire disparaître les originaux. Il n'y a plus à y revenir ce qui est fait est fait. Samedi 4 juin l'observatoire de Paris nous avertissait qu'une bourrasque allait s'abattre sur nos régions; le 5 au matin le vent fraîchissait, vers midi il était violent de nord-est, à deux heures l'incendie éclate; les flammes roulent sur les toits comme la vague furieuse qui vient se briser sur le rivage de l'Océan. Un silence solennel se produit, la terreur gagne tous les cœurs; l'incendie décrit un demi-cercle, les flammes s'avancent des deux côtés avec une vitesse prodigieuse, bientôt les deux extrémités se rejoignent, les malheureux qui se trouvent au centre de ce cercle ne vont plus être que les victimes d'une affreuse hécatombe; le vent tourbillonne, il souffle successivement de tous les points de l'horizon; le feu menace de tout détruire, les secours deviennent impossibles et l'incendie s'arrête par la seule action du vent. Le 6 juin, trente mille personnes se trouvaient sans asile et manquant de tout; six mille maisons étaient devenues la proie des flammes. Parmi les incendiés on compte soixante-dix familles françaises et quatre cent cinquante familles italiennes. Les secours n'ont pas manqué; S. M. le Sultan, S. A. le Grand Vizir, la Municipalité, LL. Exc. les Ambassadeurs de France et d'Italie, se sont montrés dans cette terrible circonstance à la hauteur de leur haute position.

Je vous ai fait le croquis représentant le panorama de l'incendie, la scène est exacte, elle est prise du lieu où autrefois s'élevait mon habitation. — Il n'y a pas de monde, car tout ce qui avait pu fuir avait fui, et ce qui était resté n'était plus que cadavres (1).

Le deuxième croquis représente un épisode; ce sont de braves zaphies qui se sont dévoués au sauvetage de dix-huit personnes dont une dame française, lesquelles s'étaient trouvées enfermées au milieu d'un terrain vague, que les flammes environnaient de toutes parts. Ces personnes étaient les seules survivantes parmi un grand nombre qui se trouvaient dans le même lieu et qui périrent soit par asphyxie, soit par le feu qui s'était communiqué aux meubles qu'elles gardaient. Pardonnez-moi mon style. Agréez l'assurance de mes sentiments distingués.

P. MONTANI.

LA PETITE MARIE

Venise, en juin 1867.

A RAYMOND

Ce bonheur s'était fait de lui-même, tout simplement, comme pousse et fleurit une rose. Pareil au lys biblique, il n'avait jamais tissé, ni filé... et cependant, il éclipsait le roi Salomon dans toute sa gloire... Ecoute, et vois comme il est fou de prévoir, de combiner!

C'est pourtant vrai que je t'écris ce soir de l'illustre et prestigieuse Venise. J'y suis arrivé, je ne sais comment, et sans m'en émouvoir. J'y suis venu, j'ignore pourquoi, mais certainement par ton ordre. Tu m'as dit que je devais quitter Paris, que j'y dépérissais, qu'il est immoral et dangereux de se livrer si entièrement au chagrin, et que les diversions du voyage, finiraient sans doute, à mon insu, par mettre un autre cœur à la place de celui qui me rendait si malheureux. Au fait, j'en étais non plus à la douleur, mais au dégoût, à la nausée de souffrir, et après avoir rêvé dans l'ordre idéal et intellectuel des prodiges et des chefs-d'œuvre dont la confiance m'eût fait passer à tes yeux pour atteint du dernier délire de l'orgueil, voici que je ne demande plus au ciel à présent, que de dormir une seule nuit, comme je dormais au collège, et d'être quelques jours sans rien éprouver, ni sentir, tant j'ai la sensibilité harassée. Certes, je ne rêvais pas pour cela de jamais oublier Marie, et qui m'eût conseillé cet oubli, m'eût paru l'assassin de mon âme.

(1) Ce croquis est venu trop tard; il eût fait double emploi avec le dernier numéro.

Marie!!! Je ne résisterai donc pas, à la tentation pieuse et profanatrice tout ensemble, de vouloir fixer en lignes matérielles, cette ligne vaporeuse et divine de fraîcheur et de grâce!

Quel magique poème de fraîcheur! quel printemps! quelle aube! quel concert matinal de sources, de feuilles, de petits oiseaux, mêlé à un appel de cloches, qui parlait trop du ciel, dans cette félicité de la terre, et aurait dû me faire trembler.

Non, certes, je ne m'étais pas mis en route pour oublier ces choses, ni pour voir des rivières et des tableaux, ni pour retrouver après de longues nuits en wagon, la sensation joyeuse et vivifiante, du réveil en pays célèbre, désiré longtemps, et abordé pour la première fois.

Je voulais seulement, ô humiliation! engourdir, émousser de piquantes douleurs sous une persévérante et monotone fatigue; exterminer, si c'est possible, mon misérable moi, sans l'outillage et le théâtre du suicide violent. J'ai demandé à un homme spécial pour ce genre d'informations de me rédiger un itinéraire, sans arrêt, de Paris à Venise, où je viens d'inaugurer mon arrivée, par douze heures d'insensibilité, que j'ai pu regarder, vu mon état, comme un bienfait et une récompense.

Une pluie dont tu n'as pas l'idée m'empêche de mettre un pied dans la rue, alors même que j'en aurais la plus grande envie. C'est à travers les carreaux ruisselants, et l'atmosphère liquide, que je fais connaissance, pour la première fois, avec cette étrange et admirable ville. Je rêve aux trahisons et aux violences de la destinée, et à la petite Marie, qui à propos de rien, m'exprima un soir, un si vif désir d'aller à Venise.

II

Il y a trois ans de ces choses.

Non, ce n'est point parce qu'elle avait au coin de chaque œil un petit rayon qui m'éclairait la vie, ni parce que les flots de ses cheveux châtain tombaient en chaudes cascades sur des épaules de lait, que j'aimais tant Marie, et que moi, assez jeune pour attendre, assez riche pour choisir, et fièrement apparenté, j'allai prendre cette fillette dans le mystère de son origine, et malgré les éventualités d'un pareil inconnu, et malgré cent objections, en faire ma femme.

C'est parce qu'elle avait un grand cœur.

J'accompagnais un jour la marquise de B... dans les magasins des sœurs Bernier, les vieilles modistes de la rue Vivienne, lorsqu'une jeune fille de seize à dix-sept ans, aux joues roses, mince et flexible, et d'une vivacité enfantine, sauta d'une voiture qui suivait de près la nôtre, et ne fit qu'un bond au milieu des rubans et des cartons.

— Que signifie ceci, miss Marie? dit la marquise avec une expression de surprise et de sévérité trop voulus, car le regard rayonnait de la plus vive tendresse.

Pour moi, qui voyais pour la première fois cette grâce priantière, et ne comprenais pas un mot à la petite scène qui se jouait devant moi, qui en somme ne me regardait pas, je restais spectateur muet.

— Eh bien! c'est ainsi que l'on me reçoit, et devant des étrangers encore, et sans me présenter, alors je vais le faire moi-même. Je commence. Je m'appelle Marie... trois étoiles.

— Tais-toi... vilaine enfant, dit la marquise. — Je sais lire... un peu trop. J'ai une vilaine écriture. Je suis certaine d'être toujours de belle humeur parmi les fleurs et les rubans. Je parle l'italien; on m'assure que j'ai du goût de naissance. C'est bien le moins. Est-ce qu'avec tout cela ces demoiselles V... ne trouveraient pas à m'employer chez elles? elles seraient bien difficiles.

— Cela regarde ma sœur qui est là-haut, fit l'une des demoiselles V... en regardant la marquise, pour savoir si c'était bien cela qu'il fallait répondre.

La marquise est une cliente de vingt ans pour les demoiselles V... qui affichaient un respect voisin de la vénération pour cette fidélité avec armoires.

Bref, sans m'être instruit par le menu de ce qui

se passa dans l'intervalle, je sais que trois semaines après cette rencontre Marie était installée, en qualité de fille adoptive, chez la marquise de B..., à l'hôtel de la rue Saint-Guillaume, et que tout le monde y était aux pieds de la nouvelle arrivée.

La marquise était alors et doit être encore pourvue d'un nombre respectable de neveux et nièces qui, vraisemblablement, n'auraient pas demandé mieux que de voir de fort mauvais œil cette intronisation, en elle-même surprenante, j'en conviens. Mais la noble dame a une réelle autorité sur tout ce qui l'approche, et quand il le faut, elle sait parler d'un ton qui n'invite pas les bons ententeurs à la controverse.

Le surlendemain même de l'arrivée de Marie dans sa maison, en présence de l'enfant, elle s'adressa dans ces termes à ce clan de neveux et de nièces qui étaient venus là, en toilette très élégante, ainsi qu'elle y tenait un peu trop rigoureusement peut-être... les hommes en cravate blanche, les femmes en demi-décolleté :

— Vous n'ignorez pas, mes chers enfants, qu'il m'est particulièrement agréable de faire ce qui me plaît, qu'on se trouve généralement bien de ne pas me jeter des bâtons dans les roues, et que surtout j'aime à jouer franc jeu. Voici donc une jolie fillette que j'aime depuis sa naissance, pour raisons trop longues à déduire, et qui, puisque je l'aime au point de l'avoir voulue continuellement auprès de moi, sera naturellement traitée ici comme l'enfant de la maison. Vous m'avez comprise; je serais ravie de n'avoir pas à revenir sur ce sujet, et bien avisés ceux qui s'en tiendront à cette première et unique explication.

Je ne suis pas cousin, même au dix-huitième degré, de la marquise de B..., me voilà donc dispensé de la pénible formalité de démontrer que les soins que je lui rendais étaient de pure affection. Au fait, elle a été ma plus grande amitié, moins à cause du charme de son esprit que de l'énergie de son caractère. Si, par exemple, j'étais tombé dangereusement malade, ou qu'elle-même eût été frappée de contagion, on eût assurément trouvé l'un de nous au chevet de l'autre, et, pour moi, je l'eusse envoyée quérir sans scrupule, sûr de son dévouement et de son courage. Celle-là était une femme! Et puis, la chère maison était le rendez-vous d'hommes de valeur et d'esprit, de causeurs admirables, et des plus belles mains de Paris. En outre, quand j'allais à l'Opéra, dans sa loge, elle me donnait de petits coups d'éventail, comme pour m'inviter à être moins gamin, et cela avait suffi pour me poser comme un railleur de première classe, parmi ce monde d'Américains et de Russes, si heureux de se connaître mieux que nous à notre Paris.

Et puis, je rougirais de paraître insister sur ce point, mais il importe de le fixer, entre la marquise et moi, la presque égalité de fortune, si elle n'avait pas aidé d'une façon active à notre amitié, l'avait mise du moins à l'abri de ces mille petits heurts qui finissent toujours par des déroutes pour le sentiment.

LOUIS DÉPRET.

(A continuer.)

MADemoiselle PATUROT

CANEVAS

Vous vous rappelez le fameux... Comment dire? Ce n'était pas un roman, quoi qu'on en pût prétendre. Ce n'était pas une étude, le ton jovial de la chose s'opposant à cette qualification. C'était...

Bast! mettons tout bonnement :

Vous vous rappelez le fameux livre de M. Louis Reybaud?

Bien entendu je n'ai pas la folle idée de croire que vous savez ce que contenait cette œuvre dont la vogue écrasante retomba comme la pierre d'un tombeau sur son auteur un instant illustre.

Mais au moins vous vous souvenez du titre qui disait le sujet :

« Jérôme Paturot à la recherche d'une position sociale... »

**

Je ne vous cacherai pas que cette évocation d'un succès si profondément oublié cache une arrière-pensée traîtresse.

Elle ressemble tant soit peu au monsieur qui avait besoin d'une transition pour placer une histoire de pistolet avec laquelle il faisait beaucoup rire en société, et qui, pour ce faire, s'écriait soudain, au milieu d'une conversation ou d'un dîner :

— Pardon... Est-ce que vous n'avez pas entendu la détonation d'un pistolet?... Non... Tiens! je me suis trompé... Mais à propos de pistolet...

Et le récit s'engageait tout seul.

Moi aussi je procède de façon analogue. Si je vous parle de Jérôme Paturot, c'est pour en arriver à dire :

— A propos de Jérôme Paturot, il me semble que...

**

Eh bien, oui. Il me semble (et c'est un projet qui date de loin), il me semble qu'il y aurait un fier pendant à donner à cet ouvrage d'antan.

Jérôme Paturot cherchait une position sociale, le digne garçon. Mais encore pouvait-il espérer qu'il la trouverait. Ce Jérôme Paturot était un homme.

Mais s'il avait appartenu à ce sexe au pied duquel tombait M. Legouvé père!... Sincèrement je ne crois pas me tromper en affirmant que le pendant vaudrait décidément mieux que l'original primitif.

**

Mademoiselle Paturot!... c'est-à-dire une jeune fille à la recherche d'une position sociale, en l'an de cahots 1870! y songez-vous!

Notez que je m'occupe d'une jeune fille bien élevée, et non pas de quelque enfant perdue de la bohème subalterne.

Mais prenez qu'il s'agisse par exemple, d'une gentille demoiselle, bien correctement préparée, selon la formule des pensions les plus confortables. Les parents étaient, si vous le voulez, classés fort honorablement dans cette bourgeoisie dont les prétentions ont crû, malheureusement, sans que les ressources suivissent la même marche ascendante.

Le père était chef de bureau. Je suppose huit mille francs, plus la petite dot de la mère.

Cela suffisait pour tenir petit rang en se haussant sur la pointe du pied.

Le père meurt. La mère ne tarde pas à le suivre. On liquide...

Rien... Je me trompe : des dettes. Ne fallait-il pas jeter un brin de poudre aux yeux.

**

Et c'est ainsi que s'ouvrirait le livre.

Mademoiselle Jérôme Paturot serait un matin mandée par la maîtresse de l'institution qui d'un air peiné :

— Mademoiselle,

Vos parents, que nous regrettons profondément, ont, à ce que m'écrit le notaire, laissé une situation fort embarrassée... Jusqu'ici nous vous avons gardée, on espérant que votre tuteur... mais il a déclaré hier que ses obligations personnelles de père de famille ne lui permettaient pas... Bref, mon enfant, nous avons le regret de vous faire savoir qu'à dater du 1^{er} du mois, c'est-à-dire de demain, vous voudrez bien vous considérer comme ne faisant plus partie de nos élèves.

**

Chapitre II. — Mademoiselle Paturot dans les rues de Paris, avec son paquet sous le bras.

Vous êtes-vous jamais demandé quelles pouvaient

bien être les impressions d'une jeune fille placée en face du problème de la vie dans ce capharnaüm parisien, où, comme au galop général des anciens bals de l'Opéra, on passe sur le corps de tout ce qui a le malheur de tomber?...

J'ai posé comment serait la revue des professions possibles... la recherche d'une position sociale, comme disait M. Reybaud.

**

Institutrice?...

On a fait dix feuillets là-dessus.

L'institutrice, pour peu qu'elle soit un peu jolie, trouvera infailliblement dans la maison un mari, un fils, un neveu ou autre, qui commencera à lui faire la cour.

Si elle cède, on la chassera tôt ou tard ignominieusement.

Si elle ne cède pas, on la chassera tout de même, la rancune du déconvenu finissant toujours par s'arranger pour trouver un prétexte.

Sans compter qu'il y a cent postulantes pour une place.

**

Sous-maitresse?...

C'est navrant, le pion en jupon. Juste le pain du jour sans lendemain possible!...

Ouvrière? fleuriste? modiste? etc., etc.

Et l'apprentissage?

Couseuse?

Oui, pour les magasins de nouveautés. Vingt et un sous par jour en veillant la moitié des nuits et en fournissant son fil.

**

Demoiselle de compagnie?

Un terrible chapitre à écrire que celui des vieux messieurs qui font insérer dans les *Petites Affiches* un avis à peu près ainsi conçu :

« Un ancien négociant en retraite désire avoir, pour tenir sa maison, une jeune personne... »

Je ne continue pas.

Ils sont trop hideux ces appels du vice en cheveux gris tendant ses pièges à la misère.

**

Actrice?...

Ah! oui! Il faut en parler. Au prix où est la soie et avec les exigences des auteurs qui veulent pour la moindre figuration une robe de 500 francs payés par la malheureuse débutante.

Une de ces martyrs me conta un jour qu'à un théâtre de banlieue elle avait 4 francs par mois — et 40 francs de frais de blanchissage.

Actrice!!!

**

Quoi alors?

Une place de contrôleuse dans un chemin de fer?

Il y a des candidates qui ont à vingt ans fait leur demande. Elles en ont quarante-cinq, et leur pétition est cotée sous le n° 742... Or, il y a une vacance par cinq ans en moyenne.

A 399 ans, elles pourront commencer à espérer...

J'abrège la nomenclature.

Mademoiselle Paturot finirait ou rue Bréda... ou à la Morgue.

J'imagine que dans les deux cas ce serait un livre instructif.

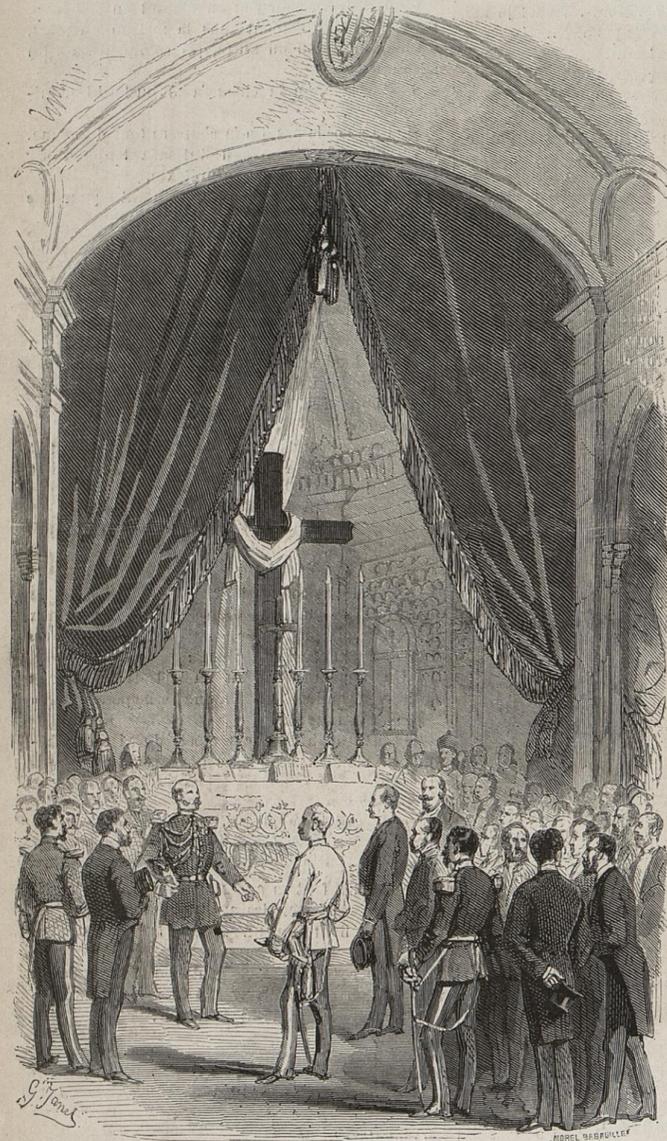
Qui veut s'en charger?

PIERRE VÉRON.

INAUGURATION DES OSSUAIRES DE SAN MARTINO ET DE SOLFERINO

Réunir dans un même ossuaire les ossements des braves qui sont morts pour la patrie; faire s'embrasser dans la tombe les restes de ceux qu'une alliance avait réunis pour la lutte et confondus dans la mort, l'ennemi ou l'allié, et donner une tombe à tous deux : il y a là une pieuse pensée, un symbole patriotique et chrétien, et une sorte de pacte plein d'espérance et de fraternité.

C'est au commandeur Torelli, le préfet de Venise, un homme d'initiative, qu'on doit cette pensée première de l'élévation de l'ossuaire; une commission a mené cette œuvre à bonne fin, grâce à une souscription publique, et l'inauguration du monument lui-même a eu un caractère véritablement national.



Inauguration de l'ossuaire de Solferino, par les princes de la maison de Savoie.

Les deux princes de la maison de Savoie, le prince Humbert et le prince Eugène de Carignan, assistaient à l'inauguration, entourés de hauts dignitaires et d'hommes éminents du gouvernement italien. Toutes les villes d'Italie, toute la presse, avaient voulu être représentées; le lieutenant-colonel de La Haye assistait pour la France; le chevalier de Pollack, de même grade et de même arme, représentait l'Autriche.

Des trains de Venise et de Milan devaient amener la plupart des invités, et le rendez-vous avait été fixé à la villa du comte Tracagni, située assez près de la fameuse colline de San Martino. De là, après une courte collation, on se rendit à pied à la chapelle mortuaire, en parcourant ces lieux à jamais célèbres par la rencontre et l'effroyable choc de trois armées. On célébra une courte cérémonie, et M^{rs} Crosatti, vicaire capitulaire de Vérone, prit la parole; après lui, M^{rs} Festi et le ministre de la guerre Govone. Pendant ce temps-là, le prince Humbert fixait



Vue d'ensemble de l'ossuaire, prise de la colline de la Tour, le 24 juillet.

au côté de l'autel une bannière commémorative donnée par la garde nationale de Milan.

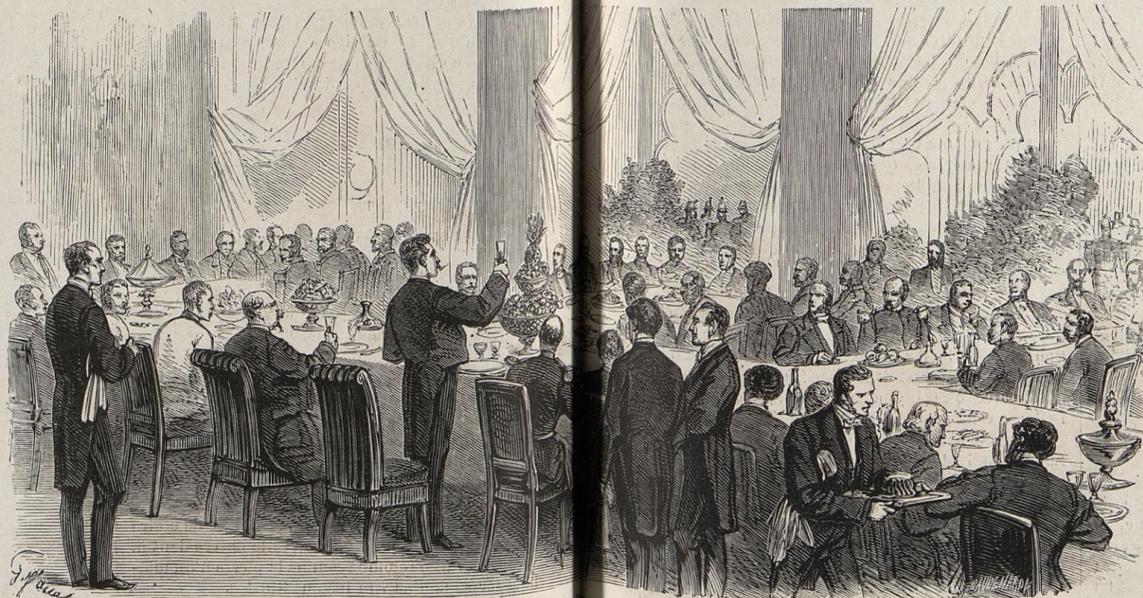
De l'autel supérieur, les assistants se rendirent dans l'ossuaire, dont les murailles, de la base au faite, sont tapissées des ossements retrouvés sur le champ de bataille.

Le monument funèbre s'élève sur la colline de San Martino. Il fallait se rendre à Solferino. Une longue file de voitures, disposées pour recevoir



Episode de la cérémonie. — L'orage.

les invités officiels, les transporta rapidement au point où s'étaient rencontrés les Français et les Autrichiens, traversant Pozzolengo, Madrina della Scoperta, parés comme pour une fête funèbre. A midi, on arriva au pied de la petite colline de Saint-Pierre. C'est là que le commandant Torelli, l'initiateur du projet, prit la parole, et, dans un chaud discours rempli de promesses de fraternité à l'égard de la France, expli-



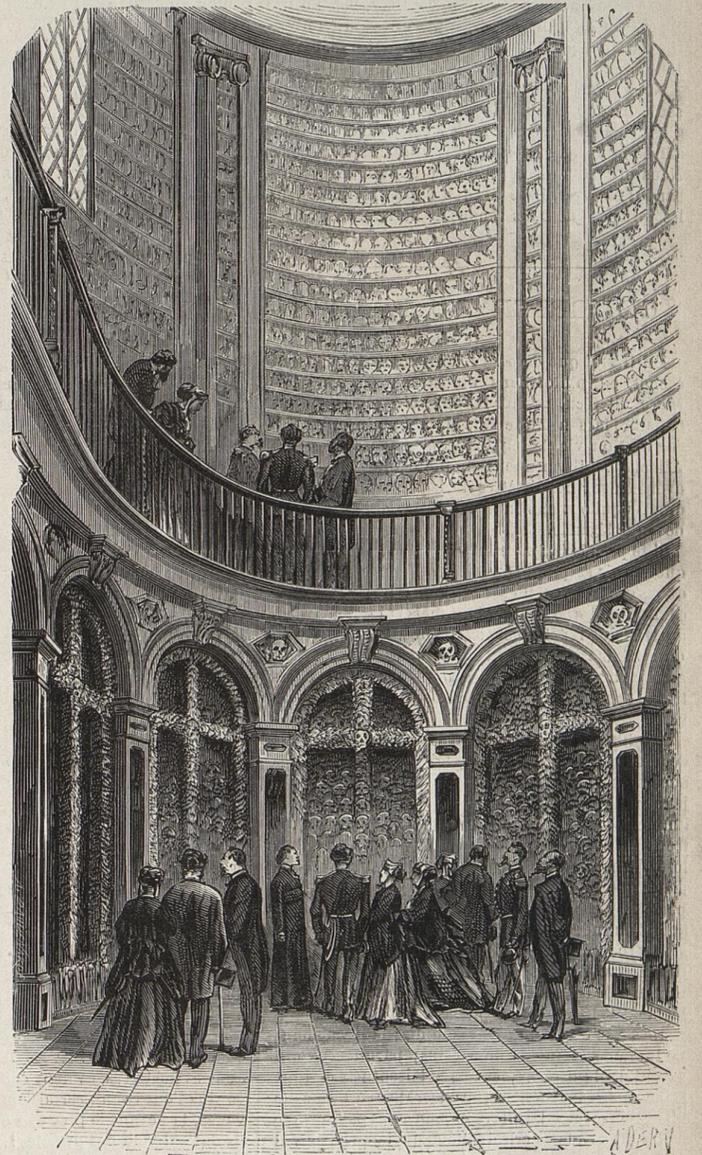
INAUGURATION DES OSSUAIRES DE SOLFERINO ET DE SAN MARTINO. — Le banquet. — Le prince Humbert porte un toast aux trois armées. (Croquis de M. Stella.)

qua le but pieux qu'il avait entendu remplir avec l'aide des Italiens qui s'étaient groupés autour de lui.

Les paroles du commandeur ont causé une profonde émotion. Il a su, par un tact parfait, rendre hommage aux trois nations, et le colonel de La Haye, répondant et remerciant au nom de la France, a remis au commandeur, de la part de son souverain, le grand cordon de la Légion d'honneur.

L'ossuaire de Solferino est plus grand encore que celui de San Martino, et, attaché à ce local, une petite salle, sorte de musée funèbre, a réuni tous les objets trouvés sur les morts : Médailles, anneaux, médaillons contenant des cheveux, scapulaires, lettres, boutons d'uniformes, et entre autres une montre qui, frappée par une balle, s'est arrêtée à 4 h. 35 m. qui fut le moment de la dernière attaque des Autrichiens sur Guidizzolo.

A ces pieuses reliques sont jointes des lettres trouvées dans les poches des



La crypte de l'ossuaire.

malheureux : l'une d'une pauvre femme, qui envoie dix francs à son fils, lui recommandant de prendre mille précautions pour sa santé, et de ne rien dire de l'envoi des dix francs à son mari, auquel elle l'a caché. L'autre est d'une fiancée qui remercie un soldat de la promesse qu'il vient de faire de l'épouser au retour de la campagne, et elle rappelle les moments de l'adieu, avant le départ pour cette guerre d'où il ne devait point revenir. — Une autre enfin, d'un père, rappelle à son fils, dans un langage très-élevé, d'une haute noblesse, d'adopter rigoureusement et fidèlement la discipline militaire et de remplir les devoirs du soldat.

Un banquet a terminé la cérémonie, et une série de toasts importants ont été portés : le premier, par le commandeur Casati, le président du sénat : « Au premier soldat d'Italie, à notre roi ! » le commandeur Berti : « Aux deux princes de la maison de Savoie ! » le prince Humbert : « Aux trois armées ! » qui avaient

fait preuve de valeur sur ce terrain; le commandeur Torelli : « A l'Empereur Napoléon ! » et le général Govone : « A l'Empereur d'Autriche ! »

Le lieutenant-colonel Pollah, qui représentait l'Autriche, a pris alors la parole, et, dans une improvisation en langue italienne, a parlé de l'armée italienne en termes tels qu'il a excité le plus grand enthousiasme.

Enfin, l'honorable M. Massari a cru devoir remercier le commandeur Torelli, qui avait pris l'initiative.

Il sembla même, pour terminer cette touchante cérémonie, que le ciel voulût rappeler la date de Solferino; car, à peine s'était-on dispersé, qu'un orage effroyable éclata sur ces contrées, vers l'heure même où, dix ans auparavant, une pluie torrentielle avait séparé les deux armées dont on honorait les morts.

Nous avons voulu que le *Monde illustré* fût représenté à cette cérémonie. Nous avons prié M. Guglielmo Stella de se rendre de Venise à San Martino, afin de nous tenir au courant des différents épisodes. Nous offrons au lecteur l'interprétation des croquis par lui envoyés, ils sont une rapide revue de tous les épisodes que nous venons de décrire.

C. Y.

COURRIER DU PALAIS

Est-il vrai que *Gaspard Hauser*, séquestré dans un cachot, ou plutôt dans un caveau dès sa naissance, ait vécu, grandi là sans voir personne, sans entendre le son d'une voix humaine, jusqu'à l'âge de vingt ou vingt-cinq ans? Cela se serait passé en Allemagne, il y a une trentaine d'années, et nous avons eu sur nos théâtres du boulevard deux mélodramés qui ont mis en action cette lugubre histoire devenue légende.

Si je prends la forme interrogative, ce n'est pas que je sois sceptique en fait de légendes; quiconque s'occupe des histoires judiciaires vous dira comme moi que tout arrive; mais j'ai entendu dire autrefois et répéter dernièrement que l'histoire de *Gaspard Hauser* était tout simplement un canard dû à l'imagination de Méry. Pauvres hommes de lettres, condamnés à ne jamais inventer que le vrai!

Les histoires de séquestration ne sont pas rares depuis *Gaspard Hauser*, et n'étaient pas plus rares auparavant, j'imagine. Ce sont des enfants, des jeunes filles, des vieillards séquestrés pendant un an, deux ans, trois ans quelquefois, que l'on retrouve dans un état horrible, les membres ankylosés, le corps rongé par la vermine, et couverts de plaies que la malpropreté a fait naître et développées; la victime est transportée à l'hospice; elle guérit ou meurt sous l'influence des soins qui lui sont prodigués; et si l'idiotisme n'a pas été, comme cela arrive le plus souvent, la cause ou plutôt le prétexte de la séquestration, il en devient inévitablement l'effet. C'est presque toujours dans les campagnes que ces crimes sont commis; là il y a moins de lumières et moins de voisins; parmi ceux qui savent quelque chose, les uns se taisent par crainte, les autres par indifférence, ou encore par suite de cette incurable et inexplicable répugnance des paysans à se mêler d'une affaire criminelle en quoi que ce soit. Il y a six ans environ, le maire d'une commune du département de la Sarthe, et sa femme, deux vieillards à cheveux blancs, étaient condamnés aux travaux forcés pour avoir pendant six ou huit ans, séquestré une fille un peu folle, et qui était devenue idiote. Tout le monde savait que cette fille était enfermée, le médecin, le curé, les religieuses, les voisines, et personne n'aurait parlé si la révélation n'était venue d'un brigadier de gendarmerie qui n'était pas du pays.

Mais aujourd'hui, c'est bien autre chose! Il s'agit d'un homme, d'un nommé Julien Bouillaud qui est resté quarante et un ans dans un réduit obscur, couché sur un lit dont la paille n'a pas été changée; pendant trente-quatre ans, une forte paire de menottes forgée exprès lui rattachait les mains l'une à l'autre, et une corde les lui ramenait au-dessus de la tête. Pendant trente-quatre ans, les

menottes n'ont pas été ouvertes, et la corde n'a pas été détachée; mais, au bout de trente-quatre ans, comme on s'aperçut que les articulations des bras, complètement ankylosées, ne permettaient plus aucun mouvement des bras ni des jambes, on jugea les menottes et la corde inutiles. Cette quasi délivrance eut lieu en 1864, et pendant six ans encore, le cadavre vivant resta sur ce même lit sans voir la lumière du jour; l'unique baie de son petit réduit étant soigneusement close par un volet. Depuis longtemps il n'articulait plus des paroles; il faisait entendre des sons, des grognements en quelque sorte.

Enfin, cette année, en 1870, il y eut probablement quelqu'un qui se décida à parler, car la justice fut avertie, et Julien Bouillaud fut délivré après quarante et un ans de cette affreuse captivité. Il était entré là jeune homme, à vingt-deux ans, il en est sorti vieillard, à soixante-trois ans: c'est à faire frémir!

Oui, Julien Bouillaud avait vingt-deux ans; c'était, ont dit les témoins, un jeune homme gai, doux, honnête, rangé; une nuit, il s'est égaré dans la campagne, la peur l'a pris, et il en est résulté un certain trouble mental. Ses facultés sont certainement altérées, mais il n'est pas fou, et surtout il n'est pas fou furieux; il n'est pas méchant, il ne fait peur à personne, et un traitement intelligent, ou seulement les soins affectueux de la famille, le repos, le calme, pouvaient amener la guérison, et la preuve, c'est que depuis quatre mois à peine qu'il est délivré, ce misérable, qui ne faisait entendre que des sons inarticulés, prononce déjà quelques mots et donne des signes d'intelligence. Mais ce n'est pas ainsi que l'on calcule dans la campagne. Son père et sa mère, les époux Bouillaud, qui exploitaient dans le département de la Manche la ferme de la Riffaudais, avaient quatre enfants pour les aider dans leur travail. En voici un dont les bras vont devenir inutiles: c'est dire que sa vie va devenir une charge pour l'exploitation commune. Le calme, le repos? Faites donc comprendre cela à l'avidité du paysan! Quand on est malade, on se couche, — pas tout de suite cependant! — Quand on est couché, il faut guérir ou mourir, et cela dans le plus bref délai, sinon!...

Le père Bouillaud arrangea donc ce petit réduit, derrière sa cuisine, acheta des cordes, commanda des menottes chez le maréchal et organisa un lit percé de trous pour y passer les liens, le couvrit de paille afin qu'on n'eût plus de temps à perdre pour le refaire, et puis... et puis voilà tout.

Encore, avec les aliénistes, on discute! Cela ne sert pas à grand chose, il est vrai, toute lueur de raison et de logique devient monomanie raisonnante, et les douches vont leur train de mieux en mieux. Il faut une hiérarchie et une discipline; que deviendrait la médecine aliéniste, s'il arrivait une fois que le malade eût raison contre son médecin? Donc discuter, comme je vous le disais, cela ne sert pas à grand chose, mais enfin cela soulage! et puis qui sait, à force de discuter, on arrivera peut-être à quelque chose... dans bien longtemps!

Séquestré! retiré du nombre des vivants pendant quarante et un ans! Et les débats nous ont appris que des médecins avaient connu ce crime, et des voisins l'ont connu certainement, ils viennent l'avouer, là devant le jury; ils ont entendu du bruit, ils ont entendu des plaintes! Mais ils ne sont, je vous l'affirme, ni indignés, ni étonnés, ils regardent cela comme une chose toute simple, toute naturelle. Ces témoins, comme l'inculpé, ont insisté, et de la meilleure foi du monde, sur ceci, que Julien Bouillaud avait à manger tant qu'il voulait, et sans travailler, de sorte, qu'en somme, il était plus heureux que ceux qui gagnent leur pain à la sueur de leur front!...

A-t-on idée d'un pareil engourdissement du sens moral?

Je dis que des gens qui parlent ainsi, et qui pensent ainsi, il faut les instruire et les instruire de force! Mon Dieu! je ne suis pas un fanatique, je sais très-bien, ou plutôt je crois très-bien que l'instruction ne redresse pas une nature perverse; mais elle fait au moins connaître qu'il y a dans tel ou tel acte un crime que la loi punit; l'esprit cherche alors, et cela instinctivement, pourquoi cet acte

est criminel, et si le désir de le commettre ne s'évanouit pas, la crainte ou la honte retiennent le bras qui va frapper.

Et puis, il y a dans cette histoire un détail particulièrement caractéristique; Julien Bouillaud est déjà dans son cachot depuis une vingtaine d'années, quand le père meurt; rien n'est changé pour cela; le partage avait été fait d'avance par le père et la mère entre les trois enfants qui leur restaient. Pour tenir lieu à Julien de la part qu'il ne recevait pas, ses deux frères aînés devaient lui faire une rente viagère de deux cents francs, et le dernier se chargeait de le nourrir et de le loger! Les deux cents francs annuels ont-ils été payés? A qui? à quoi ont-ils bien pu être employés? Tout cela n'a pas été parfaitement éclairci. François Bouillaud, le dernier fils, accepta donc de son père cet étrange legs; c'est sa défense, car aujourd'hui, c'est lui qui est l'accusé; il dit qu'il n'a fait que maintenir un état de choses créé par son père. Il n'est pas inutile de connaître dans quels termes précis les constatations ont été faites. Lisez cela :

« La justice eut enfin connaissance de ce crime, elle se transporta à la ferme de la Riffaudais, et là un spectacle horrible frappa ses regards. Dans un étroit réduit, attendant à une cuisine où tout respirait l'aisance, et sur un bois de lit garni d'une légère couche de paille souillée d'excréments, gisait un vieillard de soixante-trois ans; une couche sèche d'ordures adhérait à la partie postérieure de son corps, il n'avait ni draps, ni couverture, ses épaules étaient seulement couvertes d'un lambeau de chemise sale, le reste était nu; ses bras étaient ankylosés, ses jambes repliées étaient réduites au même état; une seule ouverture non vitrée, et destinée à éclairer cette pièce, était garnie de volets soigneusement fermés, l'entrée en était dissimulée à tous les yeux.

« Le rapport médico-légal de l'homme de l'art commis par la justice pour constater l'état physique de Julien Bouillaud, a fait connaître que cet infortuné était atteint d'idiotisme, que cette affection s'était progressivement développée sous l'influence prolongée d'une longue séquestration, et que le manque d'exercice avait déterminé les ankyloses dont étaient atteints les membres supérieurs et inférieurs du corps; enfin l'état actuel du corps était incurable. »

Maintenant il faut vous dire que François Bouillaud est un vieillard de soixante-dix ans, très-honnête, très-probe, très-estimé de sa famille et de ses voisins, et pour qui le public de l'audience a toujours montré une grande sympathie. Il a été acquitté, et cette décision a été accueillie par des applaudissements; on l'embrassait, on le félicitait; encore un peu on l'emportait en triomphe!

Son défenseur avait dit :

« L'intention criminelle est nécessaire pour constituer la criminalité; or, Bouillaud n'a jamais eu d'intention criminelle, il a reçu son frère Julien des mains du père de famille, il a maintenu l'état de choses créé par celui-ci, croyant accomplir un pieux devoir! »

Et puis encore ceci :

« S'il y a crime, que tous les complices soient punis et les complices sont partout, médecins, prêtres, amis, voisins, magistrats de la commune, tous ont su ce qui se passait, tous l'ont approuvé par leur silence, et pas un n'a donné à l'accusé un conseil salutaire. »

Le défenseur avait raison. Hélas! trop raison.

Je m'explique cet acquittement, sans m'expliquer, par exemple, l'enthousiasme du public, parce que, en effet, le fils n'avait que continué la séquestration. — C'est déjà monstrueux! — et puis aussi parce qu'il n'y a pas eu d'intention criminelle; du moins le jury l'aura apprécié ainsi.

Mais n'y a-t-il pas là une confusion entre l'intention criminelle et le mobile du crime? C'est le mobile que vous ne trouvez pas et le défaut d'intérêt vous amène à penser qu'il n'y a pas eu intention mauvaise. S'il en est ainsi c'est une mauvaise manière de raisonner : jamais, jamais on ne me persuadera que l'homme qui en attache un autre sur un lit, avec des cordes, des menottes, et le laisse là pourrir quarante ans, puisse croire qu'il accomplit un pieux devoir!

Puis
pour
vienn

COE

Bien
cheres
année
M.
de ses
naît d
d'une
grand
des Fr
traite
politiq

Le s
la bon
le biog
person
cherch
cution
peut s
Deux
le com

Ven
lume
Boulli
histori
nous e

Les
et com
jours
passé.

minu
1826.
cœur
en car
les Do
M. Lo
trange

....
bliées
cherch
existé;
n'aura
en soit

poli, la
qui est
sez le t
phrase
sa fleur

....
Longch
ancien
la doit
Lacroi

Telle
M. Lu
son d'u
plus ac

La cor
cations
est tou
homme

Je de
ur la t
forme

sont d
que le
Les a

M. Ed
brochu
second
compat
peu loi
n'a jam

En p
(1) l'a
sition de
dont il e
mande à

Puisqu'on va faire une loi sur les aliénés, ne pourrait-on pas glisser un petit article qui préviendrait ces belles actions-là?

PETIT-JEAN.

CORRESPONDANCE LITTÉRAIRE ⁽¹⁾

Bien que l'été lui ramène invariablement la sécheresse, la librairie en souffre encore moins cette année que l'agriculture.

M. Augustin Challamel en est au sixième tome de ses *Mémoires du peuple français* (7 fr. 50). On connaît déjà cette publication considérable, qui reprend d'une façon plus méthodique et plus claire la grande idée d'Alexis Montel, l'auteur de l'*Histoire des Français de divers Etats*. Le nouveau volume traite de nos mœurs, de notre esprit, de notre vie politique sous Henri IV et sous Louis XIII.

Le sire de Joinville, notre vieux chroniqueur, a la bonne fortune de trouver, au bout de six siècles, le biographe le plus patient et le plus érudit, en la personne de M. Ambroise-Firmin Didot. Ses recherches occupent deux volumes (15 fr.), dont l'exécution matérielle ne laisse rien à désirer, ce qui ne peut surprendre quand l'auteur s'appelle Didot. Deux cents exemplaires seulement seront mis dans le commerce.

Venise est encore à l'ordre du jour. Après le volume de M. Baschet, voici un livre de M. Auguste Boullier sur l'*Art vénitien*; — il est détaché d'une histoire complète de la sérénissime république qui nous est promise sous peu.

Les formats ont leurs modes comme les toilettes, et comme toutes les modes, celles-là ne sont toujours qu'un retour plus ou moins patent vers le passé. Ainsi assistons-nous à la résurrection du minuscule in-32 qui eut tant de vogue vers 1826. L'in-32 d'aujourd'hui tient à réjouir le cœur des bibliophiles; il s'imprime généralement en caractères élzéviriens, sur papier vergé. Tels sont les *Documents pour servir à l'histoire de nos mœurs*, dont M. Lorédan Larchey poursuit sans broncher l'étrange série.

... *Les Doléances d'un locataire parisien* (2 fr.), publiées d'après le manuscrit inédit, par un heureux chercheur, M. Louis Lacour. Ce locataire a bien existé; il a bien rédigé ces doléances que personne n'aurait su inventer pour lui. Non que la matière en soit inconnue. C'est toujours le concierge impoli, la cheminée qui fume, la voisine d'en face qui est mariée sans l'être, etc., etc. Vous connaissez le thème, mais vous ne l'avez jamais vu paraphraser de cette force. C'est Joseph Prudhomme en sa fleur.

... *Les Notes secrètes sur les religieuses de l'abbaye de Longchamps* (1 fr.). Exhumation d'un document plus ancien, mais non moins piquant, il s'en faut. On la doit à un bibliothécaire du Louvre, M. Désiré Lacroix.

Telles sont encore les douze historiettes que M. Lucien Double a résolu de nous conter, à raison d'une par mois. L'imagination joue ici un rôle plus accentué que dans les plaquettes précédentes. La corde émue vibre souvent au profit des revendications généreuses. On voit que M. Lucien Double est touché par tout ce qui souffre de l'injustice des hommes ou de la rigueur du sort.

Je dois une mention particulière aux *Entretiens sur la botanique* (1 fr.) de Mme Hipp. Meunier. La forme en est attrayante; les vignettes nombreuses sont d'une exécution d'autant plus surprenante que le livre est à très-bon marché.

Les abolitionnistes vont toujours grand train. M. Edouard Desprez, qui a déjà fait une première brochure sur l'abolition de la prison, en fait une seconde sur la peine de mort. — C'est d'une âme compatissante, mais M. Desprez ne va-t-il pas un peu loin en affirmant que « la crainte du supplice n'a jamais dompté personne? »

En province, M. Mulsant, bibliothécaire-adjoint

de la ville de Lyon, n'a pas consacré moins de deux volumes à la description du mont Pilat, de ses sites pittoresques et de ses richesses naturelles. — C'est à la *Normandie superstitieuse* (1 fr. 25) qu'en veut M. Boué de Villiers. Il vient de faire sur le pèlerinage de la fontaine Sainte-Clotilde, aux Andelys, une étude satirique que les pèlerins n'achèteront pas.

Les romans du jour sont *Saine et Sauve* (3 fr.), de Mme Juliette Lamber, et *Masques d'or* (3 fr.), de M. Alfred des Essarts. — *Saine et sauve* veut dire que l'héroïne de Mme Lamber ne s'est pas laissée perdre sur les écueils de la coquetterie, et qu'elle a deviné dans le cercle de ses adorateurs celui qui méritait d'être aimé.

Les *Masques d'or* couvrent le visage de ces riches du jour dont la position vous paraît si enviable et qui l'est si peu, car Dieu sait ce qu'ils cachent de rides et de plaies, de grimaces et de larmes!

Saviez-vous qu'il y eût en France trente mille sourds-muets? Ce chiffre fait comprendre l'utilité du *Code Napoléon* (3 fr.) que M. Ferdinand Berthier vient de commenter tout exprès pour eux de la façon la plus claire. Le nom de l'auteur est depuis longtemps populaire dans sa spécialité; il est le doyen honoraire des professeurs de l'institution de Paris.

Ce n'est pas M. Stanislas Ferrand qui souscrita pour la conservation des *Arènes de la rue Monge*. Elles ne lui ont causé qu'un plaisir, celui de prouver que le mortier des Romains ne mérite pas son renom, qu'il est exécrable et ne doit sa conservation qu'à l'épaisseur des murailles.

En quittant la rue Monge, donnons un coup d'œil à l'*Hôtel-Dieu*, sur lequel M. Léon Brièle a recueilli des Notes intéressantes. On sourit en voyant avec quelle difficulté nos chirurgiens prirent pied dans le service des accouchements. En 1667, il fallait la position officielle de Félix, premier chirurgien du roi, pour lui ouvrir, de jour seulement, la salle des accouchées, à la charge de n'y rien tenter sans la permission expresse des malades. Les administrateurs de l'Hôtel-Dieu font preuve d'une prudence non moins recommandable vis-à-vis du sieur Dupont, opérateur du roi, qui demande à faire emplette des dents des personnes mortes « pour en aider le public. » — On refuse ce marché tentateur.

Mais la grande actualité, c'est le petit livre de M. Bouley sur la *Rage* (1 fr.). Il sera lu avec fruit par tout le monde, parce qu'il apprend à tout le monde que la rage disparaîtrait presque si chacun voulait se donner la peine de discerner la maladie et d'isoler le malade. Faute de cette précaution, nous avons 99 cas sur 100 de rage par communication. M. Bouley a étudié avec le plus grand soin les symptômes qu'il veut nous faire reconnaître par nous-mêmes. Il en est qui renversent les préjugés reçus. Ainsi, non-seulement le chien enragé boit de l'eau, mais il la lappe même quand sa gorge ressermée s'oppose au passage du liquide. L'homme seul est vraiment hydrophobe quand il est atteint de cette atroce maladie. Ainsi encore la rage n'a pas l'été pour saison favorite, comme on se plaît à le croire. L'hiver a présenté à l'enquête le même nombre de cas, *moins un*.

ÉDOUARD HUBERT.

SALON DE 1870

X

MM. A. Fournier, Sevestre, Brune, A. Serres, Viger, J. Gigoux, Coutel, Renoir, Bouvier, Berteaux, Lecadre, Schutzenberger, H. Dubois, J. Lefebvre, Grandsire.

Au moment où le jury de Salon de 1777 allait entrer en fonctions, — c'est en 1746 que les jurys d'examen furent institués, — le directeur-ordonnateur général des bâtiments du roi, le comte de la Billardrie d'Angiviller, l'invita à plus de sévérité dans l'admission des peintures et des sculptures, sous le rapport de la décence.

Mon Dieu! ce n'est pas aux égrillardises qu'on en voulait; Lagrenée et Fragonard ne seraient

point inquiétés; mais les nudités offensaient les regards de la cour, et il fallait proscrire le scandale des nudités. A quoi pourtant un artiste légitimement oublié de nos jours dut un instant de renommée! Bounieu, — qui donc se souvient de Bounieu? j'en apprendrais sans doute le nom à mes lecteurs, — Bounieu, agrégé de l'Académie, s'il vous plaît, et peintre du roi, eut une *Betzabée* honteusement chassée du Louvre, pour cause d'absolue nudité. Mais le public s'en émeut; plus désireux de jouir de la toile parce qu'elle est défendue que s'il pouvait l'examiner à l'aise sur les murs du Salon, il court en foule chez le peintre, fait grande fête au tableau, lui tresse des fleurs, le monte aux étoiles, et deux ans plus tard, l'artiste exhibe encore à huis-clos, avec tout autant de succès, un *Adam et Eve* que le pudibondage du jury venait également de trouver trop dépourvu de voiles. Je ne connais pas la *Betzabée*; elle est en Russie. Quant à l'*Adam et Eve*, je l'ai aperçu au musée de Saint-Quentin, et, entre nous, ce n'est point un chef-d'œuvre. Il est vrai que les vêtements y sont rares, très-rares; aussi rares que le commandait après tout le sujet. Eh! qu'importe! autres temps, autres pudeurs, la nôtre vaut bien celle du dernier siècle, je pense, et le jury d'à présent, sans avoir pour cela moins de morale que celui de M. d'Angiviller, ne voyant rien dans le tableau de Bounieu qui puisse blesser l'honnêteté, lui ouvrirait aujourd'hui à deux battants les galeries de l'Exposition. Il en a accueilli bien d'autres.

Le fait est qu'il ne ferme plus la porte aux nudités. Au contraire, il en reçoit beaucoup, trop même lorsque sa complaisance, par exemple, nous oblige à contempler l'osseuse échine de l'*Étude* de M. Albert Fournier, ou la *Léda* aux longues cuisses de M. Sevestre, où l'*Eve* jaune et rance de M. Brune. La femme couchée que M. A. Serres intitule la *Sieste*, comme intention est d'un goût fort douteux, comme peinture d'une pratique banale et lourde; l'*Ondine* de M. Viger nous reporte à la manière qui florissait sous la Restauration et je ne la trouve pas meilleure. La *Mademoiselle* de M. J. Gigoux ne me plaît guère non plus. Mais tout cela n'est rien: devant la *Volupté* de M. Coutel, je ne puis vraiment surmonter ma répugnance. Comment, ça, la *Volupté*! Eh! Volupté de qui, juste ciel, Volupté de quoi, cette masse charnue et grumelée, cette obèse et sottise cuisinière! Et la *Baigneuse* de M. Renoir, m'est avis que voilà une demoiselle qui n'est point inférieure à la précédente. Quelle créature! Est-il possible que Dieu en fasse de pareilles! Oui, elle peut se baigner, se froter, se savonner, râcler sa peau jusqu'au sang, guenon elle entre dans la rivière, guenon comme devant elle en sortira. Ah! fuyons, mes amis, ces compagnones, cauchemars horribles, et souhaitons de ne les revoir jamais dans nos rêves.

Le *Printemps* de M. Bouvier, à la bonne heure. Vrai printemps, en effet, cette fillette symbolique, assise nue, fleur elle-même, sur les branches d'un amandier fleuri. La pose choisie par le peintre ne saurait être plus aisée, et, en même temps, d'un aspect plus neuf, plus piquant. Il y a un peu d'embaras et de raideur dans le modelé. Mais, à distance la gêne et l'incertitude de la brosse disparaissent et le ton ambré de la figure découpe une silhouette charmante sur l'azur du ciel, au milieu des étoiles blanches et roses de l'arbre en fête. La *Cytherée* de M. Berteaux est une autre fort agréable chose, peinte largement, dans une couleur ferme et tendre à la fois. C'est un début que le jury eût bien fait d'encourager d'une médaille. Mais quoi! le jury lui a préféré les *Femmes sont chères* de M. de Beaumont et j'ai sur le cœur la distinction accordée à cette peinture de table d'hôte. Plus heureuse que M. Berteaux, M. Lecadre a trouvé l'aréopage favorable: son étude intitulée le *Réveil* a été bel et bien médaillée. Svelte, élancée, la hanche ondoyante, le torse hardi, étendue sur une moelleuse fourrure d'ours blanc, cette jeune femme se roule, se tord et sourit, les yeux à demi-clos, au bonheur d'un songe qui s'achève en de mystérieuses palpitations. Certes, tout cela est bien. Ce qui l'est aussi c'est le mouvement ingénieusement cadencé de la figure, agréable sinon très-séduisant, c'est encore le soin de l'exécution, et la tenue du dessin, sau-

(1) L'administration du *Monde illustré* se met à la disposition des abonnés pour leur expédier franco les ouvrages dont il est rendu compte dans le journal. Adresser toute demande à M. Bourdilliat, 13, quai Voltaire.

dans le pied droit laissé incorrect par mégarde sans doute. Mais ce qui l'est moins, c'est la coloration : je ne la trouve ni saine, ni vivante. Voilà une palette malade; il faut vite la fortifier. Croyez-moi, M. Lecadre, soignez-la.

Un peu d'accent sur les contours qui se comportent et poursuivent avec une égalité trop constante, et la *Baigneuse* de M. Schutzenberger ne laisserait rien à reprendre. Assise de profil auprès d'une baignoire de marbre, une jambe croisée sur l'autre, la jeune femme achève de se déshabiller. L'attitude est exempte d'arrangement prétentieux; je la trouve même des plus naturelles. Le dessin me semble également partout châtié, nulle part abandonné, laissé au hasard.

Dans le modelé, il y a maints passages finement observés, sentis, exprimés; le coloris des chairs, qui gagnerait peut-être à quelque solidité de plus, a des blancheurs lactées et des demi-teintes moites d'une savoureuse impression, et l'ensemble est d'une grâce souriante et sévère où l'étude attentive de la nature et le goût personnel de l'artiste se fondent heureusement. Que je n'aie pas l'oublier, les accessoires assez importants dans cette toile, tous peints en conscience, mais sans exagérations minutieuses ni futilités maigreurs, ajoutent beaucoup à l'effet élégant et aimable de ce tableau, de l'aveu de tous, le meilleur du peintre. M. Schutzenberger a exposé, en outre, une peinture dont le sujet est emprunté à la vie habituelle des Romains modernes. Le costume ne lui réussit pas moins que le nu, à voir la façon pittoresque dont il s'est tiré de ce qu'il appelle un *Souvenir d'Italie*.

C'est une gracieuse et riante composition que celle des *Baigneuses* de M. H. Dubois. Cette fois, la scène se passe en plein air, à midi, au beau milieu d'un grand paysage, au bord d'une fraîche et limpide rivière. Oui, c'est là que se baignent ces dames dans le plus simple appareil. Mais le bocage est discret, et les petits oiseaux ne diront rien. Elles ne sont pas toutes également jolies; cependant plusieurs sont capables de plaire, celle entre autres que les miroitements et les prismes de l'eau reflètent et argentent des pieds à la tête. Quant au site, des paysagistes de profession se réjouiraient de l'avoir peint. Mes compliments à M. Dubois pour le petit cadre qu'il désigne ainsi : *Au bord de l'eau*.

Toutefois, sans vouloir nuire à aucune de celles dont je viens de publier la louange, la plus belle étude de nu de ce Salon, celle qui a recueilli le plus de suffrages et qui se fixera dans le souvenir des visiteurs, je ne crois être contesté par personne, c'est à M. J. Lefebvre qu'on en est redevable.

L'artiste a représenté la *Vérité*. La déesse est de-

bout au fond du puits, sa demeure ordinaire. De la main droite, elle élève le miroir symbolique où se voit la réalité des choses, et la main gauche ramenée à la hauteur de l'épaule, trouve son point d'appui sur une corde dont les extrémités se perdent, l'une dans la nuit des hauteurs du cadre, l'autre dans l'angle inférieur de droite, fixée à l'anse d'un vase de cuivre. Soyons et abondants, les cheveux flottent à l'aventure.

Que je le dise tout de suite, malgré ses éclatants mérites, cette figure n'est pas sans soulever quelques observations sérieuses. Ainsi, il est difficile d'approuver l'angle formé par la jambe droite jetée en arrière et dont le pied se pose sur une

les temps et de tous les pays, rien de mieux; auquel cas cependant on peut lui répondre que lorsqu'il s'agit de divinités mythologiques, il convient de tenir compte des caractères consacrés, condition même, suivant moi, qui s'impose à quiconque prétend aborder cet ordre de personnages. Enfin bien des gens, parmi les plus compétents, regrettent que le peintre n'ait point dégagé l'épaule gauche des cheveux qui l'encombrent et la masquent, dans l'état le sein paraissant sortir directement du col, et celui-ci, alors, s'étirer d'une façon démesurée.

Maintenant, après la critique vient l'éloge, et Dieu merci je puis faire bonne mesure. Eh bien, tout bonnement, l'exécution de cette *Vérité* est

superbe. La gorge ferme, d'une coupe rare, le bras droit d'un contour achevé, le torse souple, et, sous l'épiderme doux et rempli, des formes larges, élégantes, où court le suc de l'existence, telle est cette belle et fière figure. Quelle suite délicate et savante dans les plans de la poitrine, des flancs et du ventre! quelle logique soutenue dans le passage des muscles qui se devinent bien plus qu'on ne les voit tant le travail se dissimule, tant la couleur est sobre, sage, maniée avec habileté! Et tout cela dans une gamme claire, puissante et tranquille se détache sur un fond sombre et mat. Et toute cette nudité étale ses trésors sans éveiller le désir. Assurément, bien des peintres y eussent mis moins de réserve, au lieu d'y voir la représentation d'une idée mâle et sévère. Mais M. Lefebvre a su imprimer sur son œuvre cette grâce austère et profonde qui donne la prééminence à la pensée dans ce qu'elle a de plus noble et de plus élevé. Aussi, si peu vêtue qu'elle soit, sa figure laisse les sens en repos. C'est la calme et chaste sérénité des statues grecques, animée de la coloration de la vie.

— Nous publions aujourd'hui le *Vieux moulin*, de M. Grandsire. Le peintre est un paysagiste du

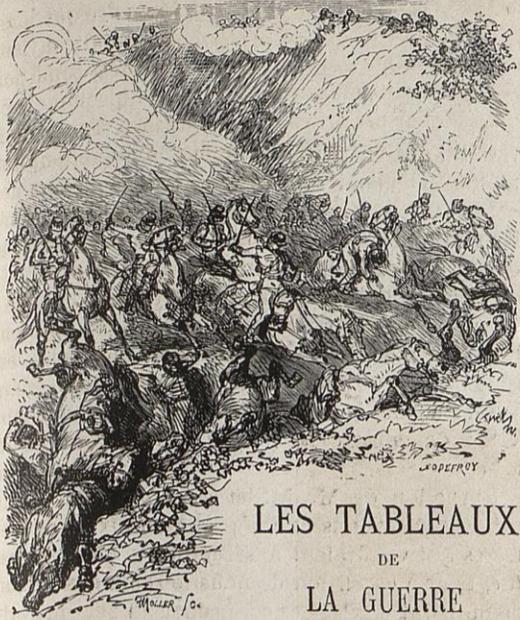
genre familier; il préfère les secrets intimes de la nature aux formules solennelles du style. Non pas qu'il se contente du premier buisson venu; non, il choisit, il épure, il élague, il ébranche. Et puis, s'il a quelque penchant pour la campagne avivée de clartés riantes, il ne déteste pas non plus les grandes ombres qui invitent au recueillement, au mystère. Son *Vieux moulin* est parfait. Quoi de mieux établi que la mesure, de mieux dessiné que les arbres du premier plan? De quoi de plus agréable que la futaie du second? Le tout relevé d'une pointe de distinction, d'un cachet d'élégance qui sont comme la signature même de l'artiste.

OLIVIER MERSON.



SALON DE 1870. — *Le Vieux moulin* (Sologne). — (Tableau de M. Grandsire, dessiné par l'artiste.)

grosse pierre. Le peintre assurera sans doute que cette flexion est naturelle et prise sur le fait. Soit. Mais entre le vrai que nous avons sous les yeux et celui qu'il faut choisir, la distance est immense, et l'artiste doit toujours, au milieu de lignes également vraies, cependant inégalement harmonieuses, rechercher celles qui conviennent surtout au rythme de sa figure. Or, pour la jambe qui nous occupe, M. Lefebvre a reproduit exactement peut-être que lui offrait le modèle; mais s'est-il assez interrogé sur la question de savoir si c'était bien là le meilleur parti auquel il dût s'arrêter, je ne le pense pas. D'un autre côté, le visage n'est-il pas trop moderne, ou plutôt trop Parisien? Si c'est que l'auteur a voulu exprimer que la vérité est de tous



LES TABLEAUX
DE
LA GUERRE

Dix ans se sont écoulés depuis le jour où l'auteur des *Tableaux de la guerre*, M. Charles Yriarte, a assisté aux scènes émouvantes qu'il retrace dans le volume qu'il vient de publier. L'auteur n'a pas cru devoir laisser s'effacer ses souvenirs sans les fixer, parce qu'ils touchent à un point de l'histoire contemporaine, et qu'il y avait œuvre d'artiste à faire en décrivant cette suite de drames et d'épisodes d'un caractère varié et qui fait éprouver aux lecteurs les émotions que l'écrivain avait éprouvées lui-même.



BEN-ABU
général de la cavalerie maure.

Ici, c'est une charge de cavalerie; là, un fait d'armes valeureux accompli par un personnage qui n'est rien moins aujourd'hui que le président du conseil du gouvernement espagnol; plus loin, c'est la marche d'une armée en campagne, un épisode comique, le mot typique d'un troupière, un trait de courage d'une cantinière, un faubourg d'une ville du Maroc mis à feu et à sang, le portrait d'un prince maure, le croquis d'une halte; enfin, comme le dit bien le titre, les *Tableaux de la guerre*.

M. Godefroy Durand, d'un crayon ferme et sa-



L'artillerie charge avec la cavalerie.



vant, a traduit sur bois les croquis faits au feu par l'auteur; le livre est un petit chef-d'œuvre de typographie sorti des presses de Claye. M. Alphonse Lemerre, l'éditeur, et l'auteur lui-même ont mis une coquetterie particulière à présenter ces souvenirs au lecteur sous une forme attrayante.

Les bois que nous publions aujourd'hui sont un spécimen de ceux que contient le volume. Tout d'abord, c'est un horrible épisode de guerre, une Charge exécutée à la bataille de Castillejos par les husards de la princesse qui, en s'enfonçant dans un ravin, sentent tout à coup la terre manquer sous leurs pas.

C'est un artifice familier aux Marocains; ils ont miné le sol et recouvert de gazon un ravin creusé dans le but d'engloutir les cavaliers et de les fusiller du haut de la gorge où ils sont embusqués.

Le cavalier qui, en regard de cette charge, fait onduler une bannière et monte à l'assaut, est le Général Prim à la bataille de Castillejos. Quatre fois il a tenté de s'emparer d'une colline occupée par l'ennemi, quatre fois il a été repoussé; il fait mettre le sac à terre à ses soldats et tente encore une fois l'assaut; ceux-ci, dans un mouvement de retraite, abandonnent leurs sacs; leur général veut vaincre ou mourir; il saisit le drapeau et le porte aux ennemis, sûr que ses soldats le suivront à la mort ou à la victoire.

Voici le portrait de Muley-el-Abbas, frère de l'em-



Sac d'un harrio juif par les rifeïns.

pereur du Maroc, et, en regard, celui de Ben-Abu, le général de la cavalerie maure.

Le dessin du milieu représente un Sac d'un Barrio juif par des Rifeïns qui, comprenant que les Espagnols qui sont sous les murs de la ville de Tétuan vont s'en emparer sans coup férir, escaladent la nuit les fortifications de la Ville Sainte, se glissent comme des bêtes fauves dans le quartier des juifs et mettent tout à feu et à sang. C'est le pillage, le viol, l'incendie, la rapine, et le récit de cette scène est un des plus palpitants du livre.

La gravure du Petit-Minaret, autour duquel voltigent les ramiers, représente la note gaie dans l'ouvrage.

L'armée espagnole s'est emparée de la ville; les soldats, depuis longtemps privés de tout, voient s'abattre sur ce colombier pittoresque une nuée de pigeons; ils font l'assaut du Minaret et se passent de main en main leur proie qu'ils mettent incontinent à la crapaudine. C'est gai comme une aquarelle de Fortuny, et du reste, le déjà célèbre peintre de la *Vicaria*, qui est Espagnol, assistait aussi à cette scène comme à toutes les autres, puisqu'il a suivi la guerre du Maroc, que M. Ch.



Yriarte nous raconte. Fortuny était alors pensionné de la ville de Barcelone.

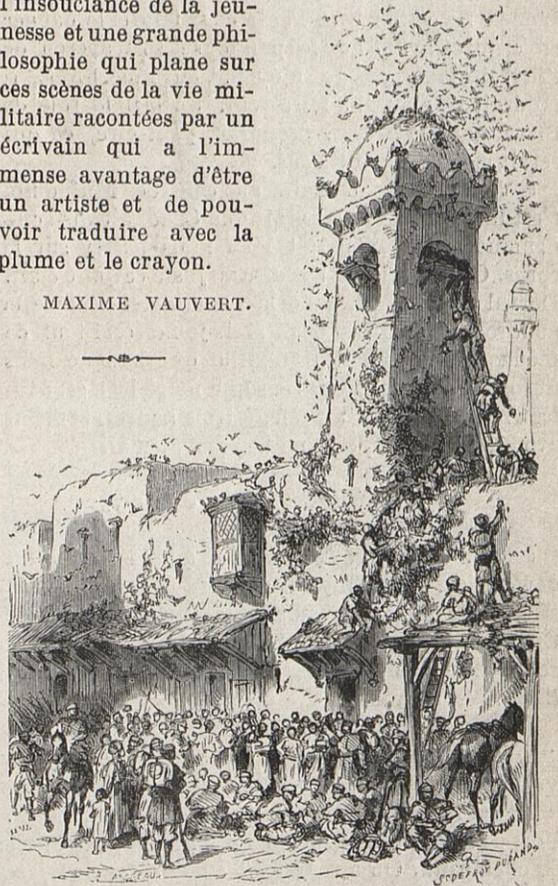
Enfin, les deux derniers bois représentent, l'un, une charge de cavalerie au milieu de laquelle l'artillerie vient se jeter par une fausse manœuvre. L'écrivain entraîné par la curiosité a sauté sur un caisson et se trouve en danger au milieu de ce choc terrible, et il est vraiment curieux de lire les lignes dans lesquelles il raconte quelles sont les émotions qui l'assiègent, dans un moment aussi critique.

L'autre est un de ces épisodes charmants pour un peintre. La paix est faite, les kabyles, amis désormais et toujours après au gain, viennent faire des échanges avec les troupes. Ils offrent aux espagnols leurs brillantes armes damasquinées; leurs poudrières en cuir, semblables aux ceintures des paysans andalous, et il y a là une brillante description de tous ces types, et de ces races diverses.

C'est un livre bien vivant, bien humain, déjà le succès l'a favorisé et l'édition est presque épuisée en quelques jours.

Il y a là des pleurs, des sourires, de la gaieté, de la mélancolie, un vif sentiment de la nature, l'insouciance de la jeunesse et une grande philosophie qui plane sur ces scènes de la vie militaire racontées par un écrivain qui a l'immense avantage d'être un artiste et de pouvoir traduire avec la plume et le crayon.

MAXIME VAUVERT.





CIRQUE DE L'IMPÉRATRICE : Le singe Turlurette ; grandeur et décadence d'un cerf savant.

On ne joue pas de pièces nouvelles, mais on en écrit sans relâche ; je n'en veux pour preuve que le document suivant, tombé par hasard entre mes mains. C'est une lettre d'un auteur dramatique à l'un de ses confrères :

« A M. Paul Siraudin, rue de Choiseul, 3, à Paris.

« Onze heures du soir.

« Mon petit, je viens de rentrer chez moi. J'ai pensé à notre scénario tout le long du chemin. Il ne faut pas décidément que ce soit Gustave qui provoque le comte ; il vaut bien mieux que ce soit sir Lionel. Comme nul ne s'y attendra, et que sir Lionel a été posé en personnage muet, cela fera un effet à tout casser. Tu vas voir. D'abord, je crois que nous ferons bien de supprimer la scène du parc. Y tiens-tu beaucoup, à la scène du parc ? Charles aura trouvé tout simplement la lettre de la comtesse dans la chambre de Gustave ; mais il aura été vu par sir Lionel. Comment ? Je n'en sais rien encore ; nous aurons à chercher cela. D'un autre côté, c'est Albertine, et non Clara, qui aura donné le rendez-vous à Gustave... Attends ! attends ! cela ne change rien, tu vas comprendre. Albertine a connu Gustave chez sa tante, une douairière quelconque, l'été dernier ; il y a eu des fêtes dans un château, et c'est là qu'elle a perdu le carnet qui contient la preuve de la loyauté du comte. Sir Lionel l'aime en secret, comme dans notre premier plan, et nous ne touchons pas du tout à la scène de l'échelle. Je garde aussi la présentation au comte ; mais nous aurons absolument besoin d'un domestique pour lier les scènes, comme on a besoin d'un œuf pour lier des sauces.

« Enfin, cela marche, et c'est le principal ; j'en suis bien content, car je me demandais comment nous pourrions sortir de ce sacré deuxième acte. Sir Lionel est une trouvaille, quoique je n'aime pas beaucoup ta manière de l'introduire dans le bal ; c'est original, je le sais, mais c'est dangereux. Je préférerais un dîner : c'est aussi animé qu'un bal, et on a la ressource de faire tomber une assiette des mains du comique, au moment où l'on annonce sir Lionel. De cette façon, l'entrée est faite et le danger est esquivé avant que le public se soit aperçu de l'invasibilité du moyen. Tu réfléchiras. Il faudrait voir aussi à faire venir un peu le rôle de Clara, que M^{me} Pasca prendrait peut-être, ce qui serait excellent pour nous.

« Voyons-nous demain au café de Mulhouse, c'est indispensable. Il paraît que Cadol a trois actes demandés, et il pourrait bien nous passer sur le corps. On n'a pas pu me dire au juste ce que c'était. Derval croit que c'est de la poudre. Si c'est de la poudre, cela nous est égal. Mais je ne serai tout de même complètement tranquille que lorsque nous aurons lu, parce que je sens que notre idée est dans les airs. A demain, au café, à trois heures, et même avant, si tu peux, cela ne fera pas de mal.

« Tout à toi.

« ÉDOUARD.

« P. S. Vois Perragallo pour ce que tu sais ! Je ne doute pas de son obligeance. »

Tâchons de nous ressouvenir de sir Lionel et de Clara, — et surtout de l'assiette cassée, — le jour de la première représentation de la pièce de MM. Édouard et Siraudin.

En tant que spectacle d'été, il nous reste le Cirque de l'Impératrice, aux Champs-Élysées. J'y ai vu l'autre soir les débuts d'un singe présenté par le clown Bugny. Les animaux savants se font rares. Plus de lions, plus d'éléphants, plus de tigres, plus de chameaux. On a renoncé à dresser des cerfs, ce dont s'attristait considérablement un de mes voisins, vieillard aimable, qui avait vu le cerf Coco,

et qui m'en a entretenu pendant plus d'une heure. — Ah ! le cerf Coco ! que de souvenirs ce nom va réveiller chez nos pères et chez nos grands-pères ! — Un rien, une fadaise, une bête quelconque, une chanson, une pièce de théâtre, une forme de vêtement, donnent parfois une idée plus complète d'un temps qu'un grand fait ou qu'une grande personnalité. L'apparition à Paris du cerf Coco date de la Restauration. Les Bourbons avaient ramené la chasse ; la chasse ramena les cerfs. Les Franconi, dont la vogue était au comble, eurent l'heureuse inspiration d'en dresser un ; cela coûta deux ans et demi de travail et de patience à Franconi père. Mais comme il en fut récompensé ! Le cerf Coco transporta d'enthousiasme les bons Parisiens ; on courut, on s'étouffa au cerf Coco ; on ne parla que du cerf Coco dans les gazettes ; on ne jura que par le cerf Coco dans les salons. Tout était au cerf Coco : les enseignes des magasins, les bonbons, les objets de femme.

Voici en quoi consistaient les exercices du cerf Coco. D'abord il faisait le tour du manège, en cadence, comme un cheval ; balançant gracieusement son bois, s'arrêtant au moindre signe de M. Franconi, changeant d'allure ou retournant sur ses pas, franchissant des rubans et des barrières, se mettant à genoux, tantôt sur les jambes de devant, tantôt sur celles de derrière, ou se couchant sur le côté en feignant d'être endormi. Dans cette dernière position, M. Franconi venait s'asseoir sur le cerf, pesamment, et lui tirait plusieurs coups de pistolet aux oreilles, sans que cette pauvre bête, d'un naturel si timide, fit le moindre mouvement. Ensuite, huit hommes entraînent au son d'une musique militaire : ils se plaçaient en carré ; le cerf Coco sautait par-dessus les huit hommes. Ils étaient remplacés par quatre chevaux qu'il franchissait également. — Bravo ! Coco !

Ce n'était pas tout. On élevait au milieu du manège une sorte de portique garni de pièces et de cordons d'artifice. Là, sur un piédestal, venait se poser le cerf Coco, héroïque, indifférent en apparence aux feux qui l'environnaient, aux détonations des pétards, au pétilllement des gerbes. — D'autres fois, au lieu du portique, c'était un ballon avec sa nacelle, que l'on descendait ou remontait à l'aide d'une poulie, et où le cerf Coco prenait place. Son sang-froid, en se sentant enlever dans les airs, était pareil à celui de Blanchard, de Garnerin ou de sa nièce. A une certaine hauteur, les pièces d'artifice jouaient leur rôle et retombaient en flammèches à peu de distance des spectateurs, transportés jusqu'au délire.

Le cerf Coco devait épouser la coupe des triomphes ; on lui fit jouer des pantomimes, on le fit paraître dans des mélodrames. Il excellait, dit-on, dans *Gérard de Nevers*, où toutes les péripéties d'une chasse étaient habilement représentées. Poursuivi par les chiens et par les cavaliers, on le voyait parcourir les ravins et les montagnes figurées par les décorations ; il arrivait au bord d'un précipice, — et, d'un saut énorme, il se mettait hors des atteintes de la meute, qui restait sur l'autre bord, aboyante et désappointée.

La gloire n'est jamais sans mélange. Le cerf Coco eut des rivaux ; le jardin Tivoli annonça un cerf Azor. Mais la réputation du cerf Coco était trop bien et trop légitimement fondée pour être ébranlée par ces concurrences passagères. Il continua donc à charmer une génération qui, après avoir été surmenée par les guerres impériales, aspirait à des distractions sans fatigue, semblable à une convalescente qui réclame des aliments légers.

Quand et comment finit le cerf Coco ? S'éteignit-il doucement ou périt-il victime d'un accident ? Je l'ignore. Il emporta avec lui la race des cerfs savants et il laissa, planté comme un jalon dans l'infiniment petite histoire, son branchage lumineux. Encore aujourd'hui, il n'est pas rare d'entendre des vieillards murmurer : « C'était du temps du cerf Coco ! » Cela veut tout dire pour eux. A travers leurs paupières à demi fermées et tremblotantes, ils revoient pour un instant leur Paris d'autrefois, le café Lemblin, la Charte, les tabatières ornées du portrait de Voltaire, le vicomte de Chateaubriand, et la céleste Montessu de l'Opéra !

CHARLES MONSELET.

CHRONIQUE MUSICALE

La statue d'Apollon au sommet du nouvel Opéra.

Celui qui entreprendrait de nous prouver qu'Apollon n'appartient pas à la chronique musicale perdrait son temps. Nous le renverrions à tous les dictionnaires encyclopédiques ou spéciaux, qui disent que ce dieu — « natif de Délos » — est celui de tous les arts, et de la musique par conséquent. Si on nous objectait aussi qu'Apollon doit être bien vieux depuis le temps qu'on en parle, nous répondrions que M. Aimé Millet lui a rendu la jeunesse par la magnifique statue à laquelle on vient de donner le nouvel Opéra pour piédestal (1).

L'Apollon de M. Millet est donc notre bien, et nous ne pourrions que le prêter à ceux de nos confrères qui voudraient aussi profiter de son *actualité*, mais à condition de nous le rendre, et surtout de ne point fausser les cordes de sa lyre en les pinçant inconsidérément.

Et puis, comment lâcher prise quand, dans cette saison de sécheresse que nous traversons, on a mis la main sur un sujet d'article ? Car on parle toujours des luzernes et des autres plantes fourragères qui périssent ; mais les opéras donc ! il n'en pousse pas davantage.

Nous comptons sur l'*Ombre* de M. de Flottow à l'Opéra-Comique, sur la reprise de l'*Africaine* à l'Opéra ; et à l'heure où nous écrivons ces lignes, nous ne voyons que le soleil qui poudroie et les affiches qui promettent sans tenir. Pour un rien nous signerions cette chronique du nom de : « Sœur Anne »... Mais non, au fait, Apollon vient à notre secours, comme si nous l'avions invoqué en lui déclarant une de ces tirades épiques en vers alexandrins à rimes plates, auxquelles, dans le temps, il se laissait toujours prendre.

La vérité est que nous avons recueilli sur l'Apollon de l'Opéra quelques détails précis qui peuvent intéresser le lecteur. Mais avant de faire le déballage de nos notes, nous supplions M. Garnier, architecte dudit Opéra, de ne point rechercher la personne indiscrette qui a jasé. Il y perdrait des mois entiers, et l'inauguration de son immense monument s'en trouverait retardée d'autant.

La statue d'Apollon, avec celles des deux muses assises à ses côtés, a coûté plusieurs années de travail (le public ne sait jamais assez le mal et les sueurs qu'il en coûte pour lui plaire). Elle a 5 mètres 20 centimètres des pieds à la tête ; mais comme les bras soutiennent la lyre au-dessus de la tête, l'ensemble du groupe a 8 mètres de hauteur totale.

Il faut savoir que ce colossal morceau de sculpture a subi cinq transformations, a passé par cinq phases distinctes avant d'arriver à l'état définitif.

1° *L'esquisse*, qui correspond à la période d'incubation de l'idée, et pendant laquelle, comme on le suppose, le sculpteur a dû faire essayer à son « bonhomme » les trois mille manières qui existent de porter une lyre. (A ce moment il avait été décidé que la statue serait exécutée en cuivre repoussé au marteau, procédé déjà expérimenté par M. Millet pour son Vercingétorix de la plaine d'Alise).

2° *Le modelage au cinquième de la dimension*. Les praticiens devaient reprendre la statue ainsi exécutée, ou plutôt la statuette, car elle n'avait encore que 1 mètre 60, et, après l'avoir grandie jusqu'à 8 mètres, la plonger dans un bain galvanoplastique, le cuivre repoussé ayant été abandonné.

3° *Le modelage grandeur d'exécution*. Un sculpteur de mes amis me disait hier, et sans jalousie aucune à l'endroit de son confrère triomphant, que cette opération, d'une grande hardiesse, était sans précédent connu dans l'histoire de la statuaire. D'habitude, c'est par des moyens mécaniques que l'on grandit jusqu'au point voulu le modèle donné par l'artiste. Mais se figure-t-on 16,000 kilos de terre glaise qu'il faut maintenir au même état de densité en dépit des variations thermométriques

(1) Voir le dessin qu'en a publié le *Monde illustré* dans un de ses derniers numéros.

de deux hivers et d'un été? Le public a-t-il idée du sculpteur caressant de la main pendant un an et demi ce bloc de 8 mètres, et passant tout ce temps sur des échelles qu'il faut monter et descendre cent fois par jour?... Ce travail a été exécuté à l'Opéra même, dans le pavillon dit du Glacier, et qui est celui faisant face à la rue Meyerbeer.

4° *Le moulage en plâtre.* Quand le dernier coup d'ébauchoir a été donné à la terre glaise, les mouleurs sont venus avec 1,200 sacs de plâtre et ont moulé le groupe tout entier.

5° *Le coulage en bronze.* Comme on avait renoncé au projet de reproduire la statue de M. Millet par la galvanoplastie, on l'a coulée en bronze dans un moule de soixante-seize morceaux, puis elle a été hissée sur le sommet de l'Opéra, où les passants du boulevard peuvent la contempler à l'aise depuis une quinzaine de jours.

On peut même voir le groupe de M. Millet de plusieurs points de Paris, parmi lesquels j'en citerai un qui n'a peut-être pas encore été découvert par les badauds... Sortez du passage Jouffroy, faites quatre pas sur le trottoir du boulevard, et placez-vous entre les deux kiosques à journaux qui sont devant vous. Maintenant regardez à droite : l'Apollon du nouvel Opéra émerge des toits du boulevard des Italiens, et (illusion plaisante), il semble couronner l'ancien Opéra de la rue Le Peletier.

Ces notes mouchetées de chiffres paraîtront peut-être un peu sèches, et surtout assez peu musicales. Pourtant il faut se rappeler qu'il s'agit d'Apollon « natif de Délos », protecteur de la musique, chargé du ministère céleste des lettres, des sciences et des beaux-arts.

ALBERT DE LASALLE.

CHRONIQUE ÉLÉGANTE

Est-il toilette plus fraîche qu'un costume en foulard de la Malle des Indes? Non assurément. Cette crêpe plait pour son moelleux, son grain riche, sa légèreté, la suavité des nuances et la modicité de son prix.

Voulez-vous être prise pour une bergère d'idylle ou une marquise Pompadour? adoptez ce délicieux bouquet Watteau, sur fond écru et rose thé. Il vous attirera plus d'un madrigal. Prenez ce délicieux tissu bouquet Sèvres, sur fond blanc lacté, et vous produirez l'effet d'une suave apparition.

D'un effet ravissant, cette pluie de violettes de Parme, sur fond mauve. On se pencherait pour en aspirer les parfums et boire la rosée, tant elles sont nature.

Bien jolies, ces pervenches semées sur fond La Vallière.

Ce surah japonais doit servir à parer les grandes dames de Yeddo; il y a dans sa trame un charme de l'extrême Orient.

Décidément, le foulard de la Malle des Indes (passage Verdau,) mérite bien la vogue dont il jouit.

**

A notre époque confédératrice, où l'on parle sur tout et à propos de tout, il serait assez original d'entendre les couturières, les modistes, les corsetières, dévoiler au public les secrets de la science coquette.

Pour mon compte, je regrette vivement que M^{me} Léoty ne donne pas de séances; que de choses instructives elle aurait à nous dire sur la science du corset, elle qui les a tous approfondis!

M^{me} Léoty arrive dans son art à la perfection la plus rare. Non-seulement son *corselet grec* enserre la poitrine en lui donnant d'harmonieuses proportions, mais encore il cambre, amaincît la taille, lui donne de la souplesse, du moelleux; sa ceinture de grâce protège le développement de la jeune fille, comme ferait un tuteur d'un roseau flexible. (Place de la Madeleine, entre le boulevard du même nom et la rue Royale.)

**

Tout travail devient facile, à l'aide du rouage intelligent de la machine à coudre Gibbs et Wilcox.

La jeune femme qui veut occuper fructueusement et avantageusement ses loisirs fait cette précieuse acquisition. C'est, de plus, un meuble élégant qui figure très-bien vis-à-vis du piano. On peut la considérer comme un éloge flatteur à l'adresse de la maîtresse de maison. Cette machine à coudre vous rend laborieuse comme Pénélope; elle obéit à la moindre impulsion et abat une masse d'ouvrage avec une rapidité vertigineuse. (Boulevard de Sébastopol, à l'angle de la rue Grenéta.)

**

Il est nombre de petits miracles qui perdent leur prestige à force de se répéter. Ainsi en est-il des effets de la veloutine Fay.

Cependant, quelle n'eût pas été la surprise d'une coquette grecque ou romaine, si Anacréon ou Tibulle leur eût dit: « O Thais Lesbie, renoncez à ces philtres pernicieux qui finissent par corroder votre peau. Impregnez-la plutôt de cette poudre mystérieuse, et vos traits reprendront leur animation, votre teint son éclat, votre épiderme sa blancheur et sa diaphanéité. »

Tels sont cependant les merveilleux résultats produits journellement par la veloutine; et on trouve ce prodige tout naturel. (rue de la Paix.)

**

L'Eau des fées a vraiment une puissance magique. Dans les légendes de la sorcellerie et des enchantements, il n'est pas de talismans qui opèrent une transformation plus merveilleuse. Et pourtant la cause qui produit ces effets surprenants est empruntée simplement à la nature par le docteur Morel. Le savant chimiste s'est dit, comme le docteur Alibert: « Le cheveu est une plante; s'il se flétrit, trouvons une rosée bienfaisante pour le revivifier. » A force de recherches, il a découvert l'Eau des fées, qui rend infailliblement à la chevelure sa couleur primitive.

M^{me} Sarah Félix, l'éminente artiste, qui fait une étude constante de la cosmétique, s'est empressée de propager cette invention; aussi l'Eau des Fées s'est-elle répandue en pluie salutaire sur toutes les têtes pour conserver aux cheveux leurs nuances brunes, blondes, châtaines ou dorées.

Comtesse A. DE BORETTY.

LIBRAIRIE HACHETTE ET C^{ie}

boul. Saint-Germain, 79, Paris

GUIDES-JOANNE

EN VENTE CHEZ TOUS LES LIBRAIRES ET DANS LES GARES DE CHEMINS DE FER

GUIDES ET ITINÉRAIRES

Volumes in-18 Jésus, avec plans, cartes, vignettes, panoramas. La reliure se paye 1 fr. en sus par volume

FRANCE

I. Paris illustré (410 gravures, 10 plans)....	10 »
II. Environs de Paris illustrés (245 gravures, plans).....	7 »
III. Bourgogne, Franche-Comté, Savoie (11 cartes, 5 plans, 1 panorama).....	6 »
IV. Auvergne, Dauphiné, Provence (12 cartes, 11 plans, 1 panorama).....	8 »
V. Loire et Centre (26 cartes et 10 plans)...	10 »
VI. Pyrénées (7 cartes, 1 plan, 9 panoramas)	10 »
VII. Bretagne (10 cartes, 7 plans).....	6 »
VIII. Normandie (7 cartes, 4 plans).....	6 »
IX. Nord (7 cartes, 8 plans).....	6 »
X. Vosges et Ardennes (14 cartes, 7 plans)...	9 »
Guide du voyageur en France, par RICHARD (8 cartes et 1 plan).....	7 »
Dauphiné, la Drôme, les Alpes et le Viso, par Adolphe JOANNE (3 cartes, 8 plans).....	4 »
Plombières, par LHERITIER et LEMOINE (11 gravures, 1 carte).....	2 »
Versailles, par A. JOANNE (40 vign., 4 plans)	2 »
Pau, Eaux-Bonnes, Eaux-Chaudes.....	2 »
Fontainebleau et ses environs, par A. JOANNE (3 cartes et plans, 30 vignettes).....	2 »
Nouveau plan de Paris, avec la liste alphabétique des rues de Paris, cartonné.....	2 »
Mont-Dore, par L. PIESSE (52 vign., 1 carte)	3 »

Savoie, par A. JOANNE (6 cartes, 1 panorama).....	5 »
Villes d'hiver de la Méditerranée, par E. RECLUS (38 vignettes, 7 cartes).....	6 »
Algérie, par L. PIESSE (5 cartes).....	10 »

ITINÉRAIRES ILLUSTRÉS DES CHEMINS DE FER FRANÇAIS, 30 volumes, de 4 à 7 fr.

ÉTRANGER

Allemagne du Nord, par A. JOANNE.....	10 50
Allemagne du Sud, par LE MÊME.....	10 50
Bords du Rhin illustrés, par LE MÊME.....	5 »
Trains de plaisir des bords du Rhin.....	3 »
Grande-Bretagne, par A. ESQUIROS.....	13 50
Ecosse, par A. JOANNE.....	7 50
Londres, par ELYSÉE RECLUS.....	10 »
Belgique, par J. A. DU PAYS.....	5 »
Hollande, par A. DU PAYS.....	5 »
Espagne et Portugal, par GERMOND DE LAVIGNE.....	15 »
Europe, par A. JOANNE.....	20 »
Italie et Sicile, par J. A. DU PAYS (Nord et Sud), 2 vol. à.....	10 »
Orient, par A. JOANNE et ÉMILE ISAMBERT.....	20 »
Suisse, par A. JOANNE.....	10 »

GUIDES-DIAMANT

Jolis volumes in-32 Jésus, élégamment cartonnés en percaline gaufrée, avec cartes, plans et vignettes

FRANCE

France, par A. JOANNE (8 cartes).....	4 »
Paris Diamant, par A. JOANNE (127 vign., 1 pl.)	2 »
Le même, en anglais. — en allemand, — en espagnol, par LE MÊME. Chaque volume.	2 »
Normandie, par LE MÊME (4 plans, 1 carte).	2 »
Bretagne, — (1 carte, 5 plans).	2 »
Pyrénées, — (6 cartes).....	2 »
Vosges et Ardennes, par LE MÊME (4 cartes).	2 »
Dauphiné et Savoie, — (70 grav. 8 cartes).....	4 »
Bordeaux, Arcachon, Royan, par LE MÊME (20 gravures et 3 cartes).....	1 58
Trouville et les bains de mer du Calvados, par A. JOANNE (12 gravures, 4 cartes)...	2 »
Dieppe et le Tréport, par LE MÊME (12 grav. 1 carte).....	1 50
Le Havre, Etretat, Fécamp, par LE MÊME...	2 »
Lyon et ses environs, par LE MÊME.....	2 »
Marseille et ses environs, par A. SAUREL (28 gravures, 1 carte et 2 plans).....	2 50
Vichy, par L. PIESSE (47 grav., 1 carte, 1 plan).....	2 »
Biarritz et autour de Biarritz, par G. DE LAVIGNE (6 grav., 1 carte).....	2 »
Hyères et Toulon, par A. JOANNE (14 grav. et 1 carte).....	1 50
Nice, Cannes, Monaco, Menton, par ELISÉE RECLUS (30 gravures et 3 cartes).....	2 »

ÉTRANGER

Bade et la Forêt-Noire, par ADOLPHE JOANNE (82 grav., 4 cartes).....	2 »
Belgique et Hollande, par A. J. DU PAYS (2 cartes, 13 plans).....	2 »
Espagne et Portugal, par G. DE LAVIGNE (1 carte, 4 plans).....	2 »
Italie et Sicile, par A. J. DU PAYS (10 cartes et plans).....	2 »
Rome, par A. J. DU PAYS, avec grand plan de Rome, 14 plans, 2 cartes et 49 gravures.	4 »
Spa et ses environs, par A. JOANNE (1 carte).	2 »
Suisse, par A. JOANNE (8 cartes).....	2 »

GUIDES-DIAMANTS DE LA CONVERSATION

Chaque volume contient une Grammaire et un vocabulaire

Français-Anglais, par A. LEROY et BARBIER.	2 »
Français-Allemand, par A. LEROY et KOENER-MANN.....	2 »
Français-Italien, par A. LEROY et SAMPIERI.	2 »
Français-Espagnol, par A. LEROY et HER-NANDEZ.....	2 »

Les chevaliers du Macadam. — Le nouveau volume de M. Pierre Véron vient d'être mis en vente chez M. Arnaud de Vresse, éditeur. — M. Pierre Véron a dépensé la même verve, le même entrain et l'esprit d'observation des mœurs contemporaines que dans ses autres ouvrages.

